

1489
BY
2350
1184

L'AMI DU FOYER

JOURNAL DES FAMILLES CHRETIENNES



100 Ave. Provencher :: ST-BONIFACE, MAN.
MAURICE VANPOULLE
ORNEMENTS D'EGLISE

Images et cadres, chandeliers de toutes sortes.
 Fleurs artificielles, vêtements sacerdotaux, ob-
 jets de piété. Spécialité de calices, ciboires et
 ostensoirs.

Maison de confiance où vous trouverez la meilleure
 marchandise au meilleur marché.

DESJARDINS FRERES

Entrepreneurs de Pompes Funèbres
 Autos pour baptêmes, mariages et
 funérailles

SERVICE NUIT ET JOUR

Auto-ambulance et Auto-corbillard

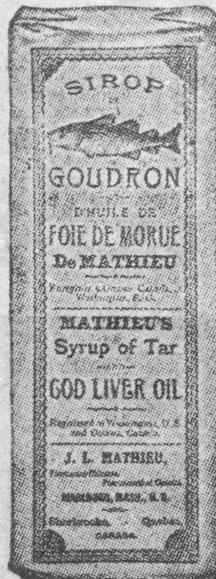
Maison exclusivement Canadienne-Française

Télé. Main 6588 :: 14, Rue Victoria

SAINT-BONIFACE, MAN.

LE SIROP MATHIEU

Au Goudron et à l'Huile de Foie de Morue



La prudence vous conseille d'en
 prendre au premier symptôme de
 RHUME, parce qu'il est reconnu
 comme le spécifique le plus actif
 contre la Toux, le Rhume, la
 Bronchite, la coqueluche, et tou-
 tes les maladies de la Gorge, des
 Bronches et des Poumons.

Le SIROP MATHIEU facilite
 l'expectoration, diminue la fré-
 quence et l'intensité de la toux,
 combat la fièvre, modère la
 transpiration et soutient les for-
 ces du malade.

Ayez-en toujours une bouteille à
 la maison

En vente partout

CIE J. L. MATHIEU, Prop.

Sherbrooke, Qué.

Juniorat de la Ste - Famille



**ECOLE APOSTOLIQUE POUR LES JEU-
 NES GENS QUI ASPIRENT A DEVENIR
 MISSIONNAIRES OBLATS DE MARIE-
 IMMACULEE.**



S'adresser :

R. P. SUPERIEUR, O.M.I.

Juniorat de la Ste Famille,

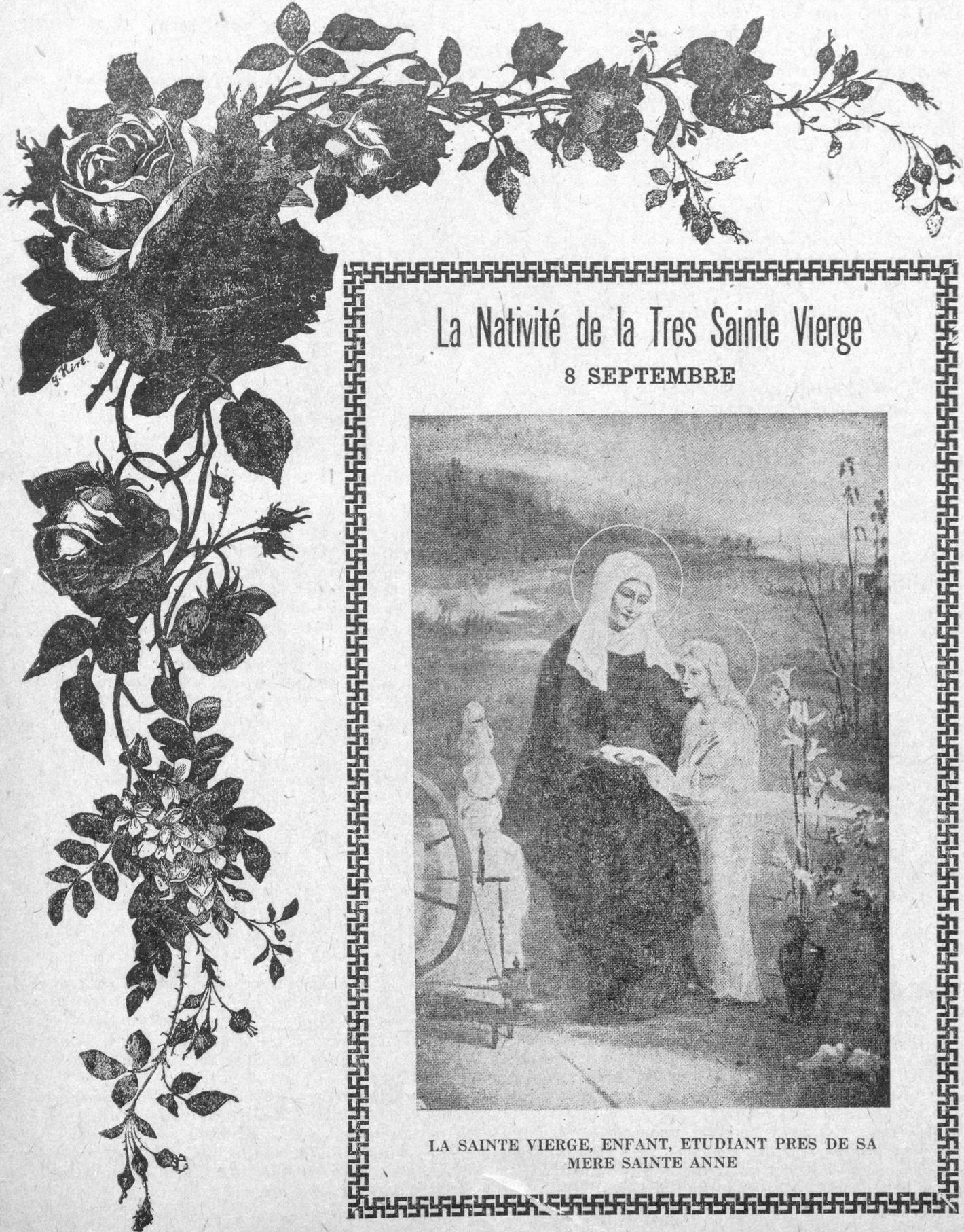
Saint-Boniface, Man.

L'AMI DU FOYER

16ème Année
No. 2

Saint-Boniface, Man. 1er Septembre 1920

Abonnements: 75 cts
Etats-Unis: \$1.00



La Nativité de la Tres Sainte Vierge

8 SEPTEMBRE



LA SAINTE VIERGE, ENFANT, ETUDIANT PRES DE SA
MERE SAINTE ANNE

C'est la naissance de la Vierge Marie; faisons-lui fête, en adorant le Christ son Fils, le Seigneur.

Telle est l'invitation que nous adresse l'Eglise au 8 septembre lorsqu'elle s'écrie: "Votre naissance, ô Vierge Mère de Dieu, fut l'annonce de la joie pour le monde; car c'est de vous qu'est né le soleil de justice, le Christ notre Dieu, qui détruisant la malédiction octroya la bénédiction, et confondant la mort nous gratifia de l'éternelle vie."

Les temps sont donc accomplis. Depuis l'heure où l'éternelle Trinité sortit de son repos pour créer le ciel et la terre, toutes les générations du ciel et de la terre, comme dit l'Écriture, étaient en travail du jour qui donne au Fils de Dieu la mère attendue. Parallèlement à la ligne courant d'Abraham et de David au Messie lui-même, toutes les généalogies humaines préparaient à Marie la génération des fils adoptifs que Jésus, né de Marie, se donnera pour frères.

Notre monde, ô Marie, vous possède enfin! Votre naissance lui révèle le secret de sa destinée, le secret d'amour qui l'appela du néant à devenir le palais du Dieu qui résidait au-dessus des cieux. Mais quel est donc ce mystère de la chétive humanité, qu'inférieure aux Anges par sa nature, elle soit appelée à leur donner pourtant leur Roi et leur Reine? Leur Roi, bientôt ils l'adoreront nouveau-né dans vos bras; leur Reine, ils la révèrent aujourd'hui et l'admirent dans son berceau comme admirait les Anges. Astres du matin, ces nobles esprits contemplaient au commencement les manifestations de la Toute-Puissance et ils louaient le Très-Haut; jamais néanmoins leur avide regard ne découvrit merveille pareille à celle qui les fait tressaillir à cette heure: Dieu réflété plus purement sous le voile corporel, sous l'enveloppe fragile d'une enfant, d'un jour, que dans la force et tout l'éclat des neuf chœurs; Dieu captivé lui-même par tant de faiblesse unie par sa grâce à tant d'amour qu'il en fait le point culminant de son oeuvre, en arrêtant d'y manifester son Fils.

Reine des Anges, vous êtes aussi la nôtre; recevez-nous, à foi et hommage. En cette journée où le premier élan de votre âme très sainte fut pour le Seigneur, le premier sourire de vos yeux pour les fortunés parents qui vous mirent au monde, daigne la bienheureuse Anne nous admettre à baiser à genoux votre main bénie, toute prête déjà aux divines largesses dont elle est la dispensatrice prédestinée. Et maintenant grandissez, douce enfant; que vos pieds s'affermissent pour briser la tête du serpent maudit, que vos bras prennent force pour porter le trésor du monde: l'ange et l'homme, toute la nature, Dieu Père, Fils, Esprit-Saint, sont dans l'attente du moment solennel où Gabriel pourra s'envoler des cieux, vous saluant pleine de grâce et vous apportant le message de l'amour

Dom GUERANGER.

LA COMMUNION FAIT DES BRAVES

Décidément, les petites ouvrières du cinquième sont en gaieté ce matin! Si un aéroneute, lancé à la conquête de l'air, se trouvait à passer à hauteur de leur fenêtre entr'ouverte, il entendrait un vrai feu d'artifice... tant ces demoiselles ont du plaisir!

Mais aussi, une petite modiste, une ouvrière de l'atelier Jean Pommard et Cie (5^e étage) qui va à la Messe tous les matins et y fait la communion. Vit-on jamais chose plus drôle? Non, bien sûr.

Et les quolibets pleuvent.

— Hé! la bigotine, à quelle heure la Messe?

— Monsieur le Curé a-t-il chanté juste ses oremus, ce matin?

— A côté de qui étiez-vous?

— A propos, vous savez, paraît qu'elle va se marier avec le fils du sacristain.

— Hé! la chérie, vous ne répondez pas.

Non, l'humble ouvrière semble ne pas entendre, ne pas comprendre.

— Vous ne daignez pas nous parler, Madame?

— Ne la dérangez pas voyons! Elle fait son examen de conscience. C'est édifiant cela!

— Vous n'y êtes pas. Elle médite, dans le silence et le secret de son coeur, la fondation d'une nouvelle Congrégation...

— C'est ça!... La maison-mère sera à Bicêtre!

Du coup, les onze petites modistes, sont prises d'un fou rire!

Et les scènes de ce genre se renouvellent, soir et matin, depuis de longues semaines.—Et Jeanne ne se départit nullement de son calme; elle reste douce, bonne, indulgente, prévenante même...

Que lui importe la raillerie?—N'a-t-elle pas son Jésus?

* * *

Ce jour-là, pourtant, ces demoiselles sont en verve plus qu'à l'ordinaire; sans doute, c'est l'effet du printemps qui, par la fenêtre maintenant toute grande ouverte, envoie ses tièdes effluves, caressantes et gaies.

Et les derniers échos des rires lancés sur toutes les notes de la gamme et sur toutes les voyelles de l'alphabet ne sont pas encore éteints, qu'une détonation ébranle l'immeuble, suivie d'un long cri d'angoisse.

— Mon Dieu, qu'y a-t-il?

Les ouvrières affolées se précipitent vers l'escalier.

L'escalier n'existe plus; il vient de s'effondrer, laissant à sa place un gouffre béant, au fond duquel des flammes bleuâtres lèchent les murs. Le magasin à pétrole du rez-de-chaussée brûle. Impossible de fuir.

Et ces pauvres créatures, tout-à-l'heure si réjouies, se tordent les bras, se lamentent, sanglotent. Jeanne, la bigote, est seule restée maîtresse d'elle-même. Elle rentre dans l'atelier, va droit à la fenêtre, jette un regard dans la rue. Des gens courent de tous côtés, s'appellent, on entend la corne des pompiers. Le secours arrive, viendra-t-il à temps?

Et la jeune fille s'est redressée, résolue, impérieuse presque.

— Prions, dit-elle à ses compagnes. A genoux! Demandons à Dieu d'aider nos sauveteurs.

Oh! cette prière-là, elle était fervente! on ne riait plus; on clamait ses supplications vers le ciel. On criait:

— Pardon, Seigneur!... Pitié!... Sauvez-nous!... Nous ne voulons pas mourir! Seigneur ayez pitié de nous!

Cela dura un quart d'heure. Déjà une fumée âcre envahissait l'appartement. Les poitrines haletaient; les yeux ardents ne se détachaient pas de la fenêtre.

Soudain un long cri de joie s'échappe de toutes les bouches. La grande échelle en fer vient de s'appliquer au rebord.

— Du calme! commande Jeanne. Voici le secours: pas de précipitation: Marguerite passera la première; elle est la plus jeune...

Et ce calme de la jeune fille domina la panique de ses compagnes. Elle les aida, une à une, à atteindre l'échelle et partit la dernière.

Le le
compag
la Mess

Il ya
agonisa
Quarti
tait plu

Tout
obligé
saires à
cette vi
sur un
niers,—
crochet

Les
et com
des soi
spontan
de dire
l'élan

Tou
ulcères
mantes
bien s
que to

Ces
mais
chappé
serain

Malg
malgré
dans s
ble. S
blait n
taches
leste.

Un

Ce
plus ré
ner si
ressaie
elles a
les acc

maine
tendre
soeurs
sérable
répon
monie
de son

Qui
faitem

Plu
la suit
observ
résign
nité l

Enf
tenaill
rut co
et d'ai
minait

Le lendemain matin, onze ouvrières modistes l'accompagnaient à la sainte Table.—F. A. (L'Apôtre de la Messe et de la Communion).

LES DIAMANTS DU PAUVRE

Il ya quelques années vivait,— je devrais plutôt dire agonisait—à Paris même, dans un misérable réduit du Quartier-Latin, un pauvre vieillard dont le corps n'était plus qu'un plaie.

Tout jeune, il fut victime d'un accident qui l'avait obligé de chercher dans la mendicité les secours nécessaires à sa subsistance. C'est après quarante années de cette vie nomade, que de cruelles infirmités le clouaient sur un lit de douleurs. Ses enfants—honnêtes chiffonniers,—le nourrissait vaille que vaille; la hotte et le crochet n'ont jamais passé pour enrichir les petits.

Les religieuses du quartier furent instruites de ce fait, et comme elles savaient que l'état du malade réclamait des soins très délicats, très assidus, elles vinrent offrir spontanément leurs services. Nous n'avons pas besoin de dire qu'ils furent acceptés, par les pauvres gens avec l'élan de la reconnaissance.

Tous les jours donc, les bonnes soeurs pansaient les ulcères du pauvre alité, lui apportant des lotions calmantes et le réconfortant par les bonnes paroles qui, bien souvent, adoucissent mieux les maux du corps que toute la pharmacopée humaine.

Ces paroles ne tombaient pas sur un sol ingrat. Jamais les lèvres décolorées du vieillard ne laissaient échapper un cri, une plainte, un gémissement; un calme serein illuminait tout son visage.

Malgré ses ulcères horribles qui rongeaient son corps, malgré cette fièvre qui faisait circuler comme une lave dans ses veines et desséchait sa poitrine, il restait paisible. Sa face, défigurée par des tortures inouïes, semblait nimbée d'une auréole, et dans ses yeux, cernés de taches livides, passaient comme des éclairs de joie céleste.

Un détail seulement avait frappé les religieuses.

Ce pauvre vieux était assurément le plus chrétien, le plus résigné de leurs malades. Il ne faut donc pas s'étonner si ses paroles, ses gestes, ses regards même les intéressaient plus que les actions de bien d'autres. Or, elles avaient remarqué—ici les lecteurs vont peut-être les accuser de futilité; mais, je le répète, l'âme humaine est ainsi constituée que rien n'est futile pour sa tendresse—elles avaient donc remarqué, les bonnes soeurs, que chaque fois qu'elles entraient dans le misérable gîte du pauvre, celui-ci, si bien élevé pourtant, répondait à leur salut par un bonjour bref, peu cérémonieux, sans faire même le geste de soulever un coin de son bonnet.

Qui l'en empêchait?... Ses deux mains étaient parfaitement libres...

Plusieurs fois, une des religieuses—elle l'avoua dans la suite—fut sur le point de lui faire là-dessus quelques observations. Elle n'en eut jamais la force. La sainte résignation du vénérable mendiant, son inaltérable sérénité la désarmaient.

Enfin le vieillard meurt. Son corps épuisé, déchiré, tenaillé par les morsures du mal, succombe. Il mourut comme meurent les saints, un hymne d'adoration et d'amour sur les lèvres. Le joie des prédestinés illuminait ses yeux et donnait à sa figure meurtrie un ra-

yonnement céleste. Ses lèvres ébauchaient le sourire qui allait s'épanouir au ciel.

Les religieuses qui avaient assisté le vieillard voulurent l'ensevelir elles-mêmes de leurs propres mains. Il leur repugnait d'abandonner à des mercenaires le corps d'un pareil chrétien.

Comme elles procédaient à cette funèbre toilette, elles se souvinrent du détail que nous avons mentionné plus haut. Pourquoi le vieillard ne se découvrait-il jamais la tête?

Une d'elles va pour ôter le méchant bonnet descendu jusqu'à l'arcade sourcilière du mort; elle éprouve une certaine résistance, elle fait un léger effort, et que découvre-t-elle, grand Dieu!

Une couronne d'épines enfoncées dans les chairs saignantes!!!

A toutes ses souffrances, ce pauvre chiffonnier, ce mendiant, avait voulu ajouter celle-là pour ressembler davantage à son divin Maître, et il était mort sans qu'on ait jamais pu soupçonner son martyre!—(Annales de Saint Joseph et de la Sainte Famille)

LE PAUVRE VIEUX

Il cheminait lentement, triste et malade. Ses enfants l'avaient chassé de chez eux, parce qu'il ne travaillait plus et parce qu'il leur mangeait chaque jour un morceau de pain.

Ils oubliaient, ingrats, que la vieillesse est sacrée; que les cheveux blancs sont la plus respectable des couronnes; que les rides sont les sillons de la douleur, et que ses faiblesses et ses infirmités ne sont qu'un titre de plus à notre amour!

Tout en marchant, faible, sur le chemin, le vieillard, banni de sa chaumière, songeait aux jours heureux de sa jeunesse, où, robuste, il suivait la route, ses outils de travail fièrement jetés sur son épaule, comme une arme de guerre. Il revenait au logis, sûr d'apercevoir au détour du sentier les quatre têtes brunes de "ses petits" penchées dans l'ouverture de la chaumière "pour guetter de loin la haute silhouette du père!"

Et, quand on l'avait vu, le travailleur, c'était une course à qui arriverait le premier pour se nicher dans ses bras!

Ah! le bon temps! le temps, le beau temps d'autrefois!

—Un sanglot gronda dans la poitrine du vieux, et, tout bas, il murmura :

—J'ai cependant tout fait pour eux!

Tout fait? Non, pauvre vieillard, il n'avait pas tout fait, et sa conscience le lui reprochait maintenant. Soignant le corps, il avait oublié l'âme, il avait négligé d'ouvrir devant les yeux de ses petits innocents le Livre Saint où le Seigneur dit : "Tu honoreras ton père et ta mère."

Les enfants, en qui la vie matérielle s'est uniquement développée, ont agi comme les animaux, qui ne connaissent plus leurs parents du jour où, sans leurs soins, ils peuvent vivre et se mouvoir. C'est pourquoi, aujourd'hui, l'infortuné père s'en va, seul, sur le chemin pierreux, heurtant ses pieds meurtris à toutes les aspérités...

Il marcha longtemps, longtemps, aussi longtemps que ses jambes purent le soutenir buvant un peu d'eau claire aux sources, afin de rafraîchir sa langue brûlée, mangeant les dernières miettes de pain oubliées dans son havresac.

Peu à peu, la grande fatigue vint, la lassitude de cette longue route qu'il suivait sans but et sans espoir. Il buta, le malheureux, comme un vieux cheval fourbu et, se laissant aller, il roula sur le sol, heurtant sa tête à l'angle d'une pierre qui se teignit de son sang.

Il resta là, insensible, agonisant presque, appelant la mort de tous ses vœux.

La nuit tombait et personne encore ne l'avait secouru; par la blessure du front, beaucoup de sang avait coulé, et les yeux du pauvre vieux se voilaient, prêts à se fermer pour toujours. Les doigts, inconsciemment, se crispèrent dans l'espace.

Mais voilà qu'à travers le nuage qui troublait son regard, il aperçut deux femmes, à genoux près de lui... Doucement, comme des mères, elles soulevèrent la tête sanglante, et, entre les lèvres mi-closes, firent couler quelques gouttes d'un liquide réconfortant...

Il ouvrit péniblement ses paupières, et, sur les robes noires, vit briller une croix. Un voix compatissante s'éleva :

— Etes-vous mieux, "mon frère"?

Depuis si longtemps on ne lui parlait plus ainsi avec affection! Une larme coula des pauvres yeux jusque dans la barbe blanchie, et l'autre voix douce ajouta :

— Pouvez-vous vous lever?

Il essaya, pour leur faire plaisir, à elles qui étaient bonnes; mais il savait bien qu'il ne pourrait pas.

De son regard triste, il montra la route, semblant dire :

— C'est fini, je ne marcherai plus jamais.

Puis, faisant un suprême effort, tout haut, il demanda :

— Qui êtes-vous?

Les deux humbles femmes répondirent :

— Nous sommes les soeurs des pauvres et les servantes de Dieu!

Des religieuses! On lui disait, jadis, qu'elles vivaient de la misère des autres, se retirant du monde pour fuir le travail... et il les voyait là, fraternellement penchées sur lui!

— Nous sommes les soeurs des pauvres!

Voyant qu'il était faible, faible, elles étendirent la couverture usée qu'elles portaient sur leurs bras et y couchèrent le malheureux; puis, l'une devant, l'autre en arrière, comme en un confortable hamac, elles le portèrent du côté de la ville.

Elles marchèrent longtemps, priant afin de se donner du courage, et le vieillard, doucement bercé, sommeillait.

Devant un grand bâtiment que dominait la croix, les religieuses s'arrêtèrent; une soeur, vêtue comme elles, leur ouvrit, demandant :

— Il est tard déjà, votre quête a-t-elle été bonne?

Les saintes filles répondirent, montrant le malheureux :

— Nous ramenons un pauvre de Jésus-Christ!

Et toutes trois :

— Qu'il soit le bienvenu dans notre maison!

Alors, "le vieux", le père infirme, le délaissé, joignant ses deux mains, murmura :

— Qui êtes-vous donc, Seigneur, pour donner à ces femmes un sentiment de filiale charité envers le misérable vagabond que ses propres enfants avaient chassé de leur toit?

Noël.

L'HOMME QUI FIT PARLER LES SINGES

On a fait quelque bruit, il y a quelques années, au sujet d'études entreprises par le docteur Garner sur "le langage des singes". Mgr Le Roy, évêque d'Alinda et supérieur général des Pères du Saint-Esprit, raconte cette "expérience", et son récit n'ennuiera pas nos lecteurs.

J'ai connu Garner qui—et c'est une première constatation à faire—n'était "docteur" que pour s'être donné ce titre à lui-même : il aurait pu tout aussi bien, à ce compte, être colonel ou amiral. J'étais vicaire apostolique du Gabon quand ce personnage y est venu, et je l'ai vu sur le théâtre de ses opérations, au Fernan-Vaz.

Aux Etats-Unis, il avait publié un ouvrage sur le langage des singes, ouvrage que j'ai lu et qui ne contient que des développements d'une banalité remarquable. Aussi, désirant sans doute appuyer ses théories par quelques données expérimentales, Garner annonça qu'il allait se rendre au Gabon, que l'Américain du Chaillu avait décrit comme la patrie du gorille, considéré comme le représentant le plus fort et le plus "humain" des anthropoïdes. Il irait s'établir en pleine forêt, habiterait une grande cage et se mettrait en rapport avec les singes, dont il ne tarderait pas à s'assimiler le vocabulaire. En Amérique, des initiatives de ce genre font merveille et suscitent facilement de généreux Mécènes...

Garner fit comme il avait dit.

Un beau jour, on le vit débarquer à Libreville, d'où il se rendit au Fernan-Vaz avec une grande cage en treillis de fil de fer, et s'établit en pleine forêt, près de la mission catholique. Les missionnaires sont accueillants. Le P. Buléon reçut volontiers le "Dr Garner" et l'aida dans son installation, curieux d'ailleurs de voir la suite.

La suite fut très simple.

Après une nuit passée dans sa cage, Garner reparut à la mission sans avoir pu fermer l'oeil, dévoré par les moustiques, indigné de voir les singes complètement inaccessibles à ses appels, et demandant l'hospitalité pour continuer ses études. Il resta là trois mois, but toute la réserve de vin de la mission et partit en donnant au P. Buléon, pour payer sa pension, un chèque sur un banque qui, malheureusement, n'existait pas. Et c'est tout ce que le docteur Garner apprit des singes au Fernan-Vaz : payer ses dettes avec leur monnaie...

En Amérique, le Dr Garner fit néanmoins sensation : il était allé au Gabon, il en rapportait des mémoires; il était même accompagné d'un petit chimpanzé avec lequel il prétendait converser. Le gorille, en effet, s'était montré réfractaire à toute éducation, et ce fait avait été pour le "savant" une autre désillusion.

Quant au langage des singes, est-il besoin de le dire? il est de la même nature exactement que celui des autres animaux : comme eux, et moins que certains d'entre eux, les diverses espèces de singes ont des cris variables pour exprimer la joie, la douleur, l'effroi, etc.

Et c'est tout.

Cependant Garner fit une seconde apparition au Gabon; mais, cette fois, il prit pension dans une factorerie anglaise où il continua ses expériences.

Il faut être juste : là, le savant américain, s'il ne parvint pas à identifier le langage simien, réussit néan-

moins à dessus?"

Voici un chaise et l'on raco trouvait ner était

Nota. avoir fa

A pe qualité du caté bonheur dilection soins et instruire d'allége

L'abb tue de r se plaça tristes f rogée pl telligen rare da la fami de ces d jours. L à cette ble; ma pas le L rien de vorable gèle.

Dans étaient sent à t quartier cette pé compag te ans, sonne r incroya l'aumôn

"Atte sième j Préparé soit sur l'erreur les bien Son père cle, l'a de tout

Dans tamisai sise au âtres. du Riv au salu entre c tait plu petite t

moins à prouver que le singe peut parfois s'élever "au-dessus" de l'homme.

Voici comment : dans cette factorerie, Garner avait un chimpanzé qu'il avait dressé à s'asseoir dans une chaise et à se tenir à table. On mangeait ensemble. Et l'on raconte que souvent... trop souvent... le soir, on trouvait le singe sur la table pendant que le Dr Garner était dessous...

Nota.—L'expérience tentée par Garner ne semble pas avoir fait avancer beaucoup la question de notre origine.

Mgr Le Roy.

ANGE DE L'EUCCHARISTIE

A peine installé dans la paroisse de Saint-L..., en qualité de troisième vicaire, l'abbé Dunstan fut chargé du catéchisme des pauvres. C'était pour lui un double bonheur : il avait pour l'enfance malheureuse une prédilection. Ces petits êtres, privés pour la plupart de soins et de caresses, il lui était doux de se dévouer à les instruire, de leur prodiguer les récompenses et les fêtes, d'alléger leur fardeau quotidien.

L'abbé ne tarda pas à remarquer une petite fille vêtue de noir qui arrivait presque toujours la première et se plaçait au dernier rang, sérieuse, attentive, ses yeux tristes fixés sur l'autel ou sur le prêtre. Il l'avait interrogée plusieurs fois ; ses réponses témoignaient d'une intelligence au-dessus de son âge et d'une instruction très rare dans le milieu qui devait être le sien. Peut-être la famille d'Angèle Barthe avait-elle été ruinée par une de ces catastrophes financières, si fréquentes de nos jours. Le bon abbé eût voulu le savoir : il s'intéressait à cette douce et silencieuse enfant, si exacte et si humble ; mais, assailli chaque jour de demandes, il n'avait pas le loisir de s'enquérir de ceux qui ne sollicitaient rien de sa charité, et il attendait qu'une occasion favorable le rapprochât des parents ou des amis d'Angèle.

Dans cette paroisse populeuse, les quêtes à domicile étaient fréquentes. Il était de règle que les vicaires fissent à tour de rôle les "appels de fonds" dans chaque quartier. Les dames de charité partageaient avec eux cette pénible tâche. L'abbé Dunstan fut invité à accompagner la vieille Mme du Rivet qui, depuis quarante ans, s'acquittait en conscience d'une charge que personne ne lui disputait : celle de frapper à la porte des incroyants, des cœurs durs auxquels il faut arracher l'aumône.

"Attention, monsieur l'abbé ! dit-elle le soir du troisième jour de cette première et laborieuse campagne. Préparez vos meilleures batteries, et que la grâce divine soit sur vos lèvres pour éclairer une pauvre âme dans l'erreur ! La comtesse Anna V... a été comblée de tous les biens ; un seul lui manque, et c'est le suprême, la foi ! Son père, imbu des idées et des préjugés du XVIIIe siècle, l'a élevée à son image, sans loi, sans frein, en dehors de toute religion."

Dans un salon splendide, où de merveilleux vitraux tamisaient une douce lumière, la maîtresse de céans, assise au coin de la cheminée, lisait une revue des théâtres. Elle reçut avec la plus gracieuse affabilité Mme du Rivet et répondit d'un signe de tête un peu hautain au salut profond de l'abbé. La conversation s'engagea entre ces interlocuteurs si dissemblables. L'abbé écoutait plus qu'il ne parlait : il regardait à la dérobée une petite tête brune, un profil d'enfant qu'il avait aperçue

déjà, lui semblait-il, une petite fille élégante et distinguée qui paraissait absorbée dans un ouvrage de tapisserie.

Mme du Rivet en vint à l'objet de sa visite. La comtesse Anna mettait de l'ostentation dans ses libéralités ; mais elle était toujours flattée de la visite de Mme du Rivet. Elle ouvrit son porte-monnaie et sourit : il était vide.

"Allez dans ma chambre, Angèle, dit-elle en se tournant vers sa jeune compagne ; vous m'apporterez ma cassette d'argent."

L'abbé retint une exclamation. Angèle ! Quelle étrange coïncidence ! Comme Angèle Barthe et cette autre Angèle se ressemblaient ! Une rencontre toute fortuite, sans doute... Quelle apparence, en effet, que l'enfant en deuil, qui assistait le matin même au catéchisme, fût la même que cette fillette au costume mondain ?

Quand Angèle eut remis à la comtesse sa cassette d'argent ciselé, bien garnie de billets de banque, l'abbé, dont l'attention persistante suivait l'enfant, la vit passer derrière le fauteuil de la grande dame et se tourner vers lui, un doigt posé sur ses lèvres ; elle le fixait d'un regard éloquent qui lui disait : "Ne me trahissez pas !"

Mme du Rivet se confondit en remerciements. La comtesse reconduisit ses visiteurs jusqu'au vestibule. L'abbé fit un soubresaut quand la porte se fut refermée ; il n'était pas encore remis de sa surprise.

Le lendemain, l'abbé se rendit à la chapelle du catéchisme aussitôt après sa messe. Il avait hâte de voir Angèle. Il pressentait un mystère : assurément la comtesse n'autorisait pas la petite fille à faire ce qu'elle faisait.

Angèle entra, une peu pâlie par l'émotion.

"Monsieur l'abbé, dit-elle, combien je vous remercie de votre discrétion ! Mais croyez-le, je ne peux pas faire autrement. Il ne faut pas que ma tante sache que je veux faire ma première communion... Il ne le faut pas !"

Brisée par une émotion depuis longtemps contenue, la charmante enfant éclata en sanglots. L'abbé la rassura, l'exhorta et, lorsqu'il la vit plus calme, il la questionna avec une bonté toute paternelle.

C'était la seconde année que cette vaillante chrétienne assistait secrètement au catéchisme. Que de diplomatie il lui fallait pour y venir ! quelle constance ! quel amour de Dieu ! Levée dès l'aube, elle se vêtait du plus humble costume, sans lumière, pour ne pas être étonnée surprise par la femme de chambre qui la servait ; puis, ses souliers à la main, elle descendait par le petit escalier des domestiques. Là, cachée dans un recoin obscur, elle attendait que la porte s'ouvrit pour le jardinier ou le cocher. Une fois hors de l'hôtel, rien ne l'effrayait, et à l'église, derrière un pilier, elle oubliait tout pour ne songer qu'à Dieu et à la grande action qui excitait ses ardents désirs.

— Et pour rentrer, Angèle ?

— Monsieur, il y a toujours à ce moment plusieurs fournisseurs qui arrivent. Je me glisse avec eux sous les voûtes : il est rare que j'aie de sérieux sujets de crainte. Je crois même qu'on me prend pour une des filles du marchand de charbon. La femme de chambre, très occupée le matin, ne vient chez moi que dix minutes avant le déjeuner.—Oh ! dites-moi bien vite que vous me permettez de continuer, Monsieur ! Si je ne faisais pas ma première communion, comment conserverais-je la grâce de mon baptême ? Je dois beaucoup à ma tante ; mais mon âme appartient à Dieu !

L'abbé profondément ému, félicita discrètement l'enfant héroïque qui lui faisait cette confiance. Il l'engagea surtout à être très prudente.

— Oh! ne craignez rien, dit Angèle; laissez-moi seulement libre. Votre nom ne sera prononcé entre ma tante et moi si mon secret est découvert.

L'abbé Dunstan posa sa main consacrée sur ce front pur, sur cette tête innocente, suppliant tout bas le Seigneur de bénir Angèle et d'en faire l'instrument de ses miséricordes auprès de la comtesse.

La fête de la première communion fut très belle. Angèle ne se confessait pas à l'abbé Dunstan : celui-ci ne fut pas surpris de recevoir la visite d'un religieux qui lui remit l'acte de baptême de "la petite Barthe" et le pria de vouloir bien permettre à cette enfant de renouveler, aussitôt après la messe, les promesses faites en son nom douze ans plus tôt, Angèle ne pouvant assister aux autres exercices.

Peu de jours après, un matin, après son catéchisme, l'abbé vit Mme du Rivet accourir tout émue :

— Monsieur l'abbé, je cours chez la comtesse X... , lui dit-elle. J'ai appris fortuitement la terrible épreuve qui la frappe. Elle vient de perdre son unique parente, sa nièce, Mlle Angèle Barthe, une enfant remarquable, m'a-t-on dit. La comtesse l'aimait extrêmement. Priez pour elle, monsieur l'abbé! Les heures désespérées sont, vous le savez, les heures de Dieu! C'est par mon médecin que j'ai eu ces détails. Chose incompréhensible, Mlle Barthe est morte d'une affection de poitrine. Le docteur en est stupéfait. Si cette enfant avait souffert du froid, du manque de soins, si elle avait été exposée à toutes les intempéries, il serait facile de concevoir que sa forte constitution s'en fût altérée peu à peu; mais elle ne sortait qu'en voiture, et la science du confort est poussée à ses dernières limites chez la comtesse. Pauvre femme! Si dans son affliction elle se tournait vers le suprême Consolateur!

L'abbé Dunstan savait pourquoi Angèle avait compromis sa santé; mais il se tut. Le secret d'amour divin de l'orpheline, le prix dont elle avait payé les délices de sa première communion, tous ces mystères entre cette jeune âme et Dieu, l'heure n'était pas venue de les révéler à ceux mêmes qui pleuraient le départ d'Angèle.

M. D.

LE NOYAU DE CERISE

La petite ferme du Boutoir abrite trois générations de la même famille : la première génération est représentée par le grand-père Pénigault, la seconde par son fils et sa bru, et la troisième par cinq garçons et une fille, qui est venue la dernière, et qui a, comme qui dirait, deux ans et quelques mois.

Le vieux père Pénigault aura soixante-dix ans, vient la Noël. Il a bon pied, bon oeil, comme il le dit lui-même, et toutes ses dents, ce qui est rare à son âge. Ayant travaillé dur toute sa vie et amassé quelque bien à force d'ordre, d'économie et d'intelligence, il aurait bien, ce semble, le droit de se reposer et même de se dorloter.

Sa manière de se reposer, c'est d'aller travailler aux champs par tous les temps; et sa manière de se dorloter, c'est de courir, à deux lieues de là, au marché de Loches, à pied, la hotte sur le dos. Il ne se résigne à prendre la voiture à âne que lorsqu'il y a trop de légumes à vendre ou trop d'emplètes à faire.

Or, ce jour-là qui était un jour de marché, le père Pénigault se préparait à partir à pied. Il était dans la salle basse du Boutoir, assis dans son grand fauteuil de paille, en manches de chemise et en chaussons de lisière, occupé à manger sa soupe. La hotte pleine de légumes, était adossé contre le mur; sur le butet ou hotte on avait attaché une cage en bois contenant une poule blanche et une mère poule noire. Les deux grandes bottes du père Pénigault, debout à côté du butet, avaient l'air de monter la garde.

Pénigault fils, avant de partir pour les champs, était venu présenter "son respect" à son père, avec les trois aînés, qu'il emmenait avec lui. Le numéro quatre et le numéro cinq avaient accompli la même cérémonie avant de se rendre à l'école.

Il ne restait plus dans la salle basse que le père Pénigault, qui achevait sa grande écuellée de soupe, sans se presser, sa bru, une active ménagère, et la petite Françoise, qui trottinait sans qu'on eût besoin de s'occuper d'elle, car on avait adapté à la porte d'entrée une petite barrière qui l'empêchait de se sauver dans la cour.

Après être restée longtemps à la barrière, allongeant son petit nez entre deux barreaux pour mieux voir la mère poule et ses poussins, la petite Françoise reprit ses pérégrinations, hochant la tête comme pour protester contre la barrière, et marmottant des réflexions qu'elle seule pouvait comprendre. Tout à coup elle s'arrêta au beau milieu de sa promenade, se baissa, allongea son petit doigt, et, après bien des efforts maladroits et bien des froncements de sourcils, parvint à extraire de la fente d'une des pierres qui composaient le carrelage, un noyau de cerise qui avait échappé, dans cette retraite, au balai de l'active ménagère.

Françoise regarda longtemps son noyau de cerise, lui parla dans son patois enfantin, puis elle le promena par toute la pièce. Quand elle fut fatiguée de ce jeu, elle déposa gravement le noyau dans la botte droite de son grand-père.

Quand le père Pénigault eut achevé sa dernière cuillerée de soupe, il endossa sa houppelande, enfile ses grandes bottes, empoigna son bâton et partit pour Loches, l'échine à demi pliée sous la hotte. Il est bien entendu qu'il ne partit pas sans embrasser Françoise et lui promettre de lui rapporter du pain d'épice.

Il faut croire qu'au début le noyau de cerise trouva à se loger dans quelque anfractuosité de la grande botte, comme ces méchants garçons qui se sont sauvés de la maison paternelle, et qui se cachent dans quelque recoin obscur d'un navire en partance. De même que ces vilains drôles se décident à se montrer quand le navire est trop loin de la côte pour que l'on puisse les renvoyer à terre, de même le scélérat de noyau de cerise, tranquille jusque-là dans sa cachette obscure, manifesta sa présence au bout d'une demi-lieu.

Le père Pénigault, qui n'était pas douillet, se dit : "C'est un pli de la chaussette, que j'aplatirai, en marchant."

Et il continua sa route.

Mais il avait beau marcher, le pli de la chaussette ne s'aplatissait pas; bien loin de là, il commençait à inquiéter sérieusement la plante du pied.

"Dans tous les cas, se dit le père Pénigault, ce ne peut pas être un caillou. Comment un caillou sauterait-il dans une botte qui monte à mi-jambe, et qui est recouverte d'un pantalon, par-dessus le marché? Voilà tantôt six ans que je porte ces bottes-là; le cuir se sera racorni; arrivé à Loches, je ferai arranger cela par Jugé."

Jugé était le cordonnier du père Pénigault.

Cependant la douleur devenait de plus en plus cui-

sante;
il boit
hotte
que
tions
poule

Con
appuy
noyau
une au

"Oh
un ca

Il f
qu'il s
poules
coua p
conten
sourit
me; à
le cuir
exerce
certes
très éc

Alo
tomber
Son so
ment,
noyau

"Je
C'est u
cerises
les aur
chance
à rire.
cela."

Il re
tait pa
min, le

"Je
Cela
me de
les jour
de vin
ches p
plaigh
conclut
et il n
le sceau
coua la
"On

Le r
homme
leur du
il se di
"Est
que j'a
fants le
pect?"

Quar
la figur
qu'il en
nager.
tement.
bre pou
retour d
lorsque

Quan
il descen

sante; le père Pénigault commençait à serrer les lèvres; il boitait sérieusement. Cette allure communiquait à la hotte et à la cage un mouvement de roulis si prononcé que les deux poules commencèrent à élever des objections, la poulette, avec la pétulance de son âge, la mère poule d'une ton grave et mesuré.

Comme le bonhomme en était réduit à marcher en appuyant sur le talon et en levant le bout du pied, le noyau de cerise changea de place, et se mit à travailler une autre partie du pauvre pied endolori.

"Oh! oh! se dit le père Pénigault, c'est décidément un caillou, car il a changé de place."

Il finit par où il aurait dû commencer, c'est-à-dire qu'il s'assit sur un talus, déposa doucement la hotte, les poules et retira sa botte. Quand il l'eut retirée, il la secoua près de son oreille, et reconnut, au bruit, qu'elle contenait un corps étranger. Alors il sourit; oui, il sourit à l'idée que ses souffrances allaient avoir un terme; à l'idée aussi que ses bottes étaient en bon état, que le cuir ne s'était pas racorni et que Jugé n'aurait pas à exercer son industrie, moyennant finance. Il n'était certes pas avare, le vieux brave homme, mais il était très économe et avait horreur des dépenses inutiles.

Alors, renversant brusquement la botte, il en fit tomber le corps étranger, instrument de son supplice. Son sourire se changea en une grimace de mécontentement, quand il constata que le prétendu caillou était un noyau de cerise.

"Je n'aime pas cela, se dit-il en fronçant les sourcils. C'est une malice d'un des garçons. On a mangé des cerises hier soir. Mes bottes étaient là. C'est ce qui les aura tentés. On ne peut pas dire que c'est une méchanceté noire, et il est naturel que les jeunes aiment à rire. Mais c'est un manque de respect; je n'aime pas cela."

Il repartit en boitillant, car, si le noyau de cerise était parti, la meurtrissure restait, et tout le long du chemin, le pauvre vieil homme se répétait :

"Je n'aime pas cela."

Cela ne l'empêcha pas de faire ses affaires tout comme de coutume. Seulement, lorsqu'il alla, comme tous les jours de marché, casser une croûte et boire un pichet de vin blanc au Cheval-Rouge, il se plaignit des mouches pour la première fois de sa vie, et même il s'en plaignit avec une certaine amertume. Le cabaretier en conclut que le père Pénigault commençait à "baisser", et il ne se gêna pas pour confier cette remarque, sous le sceau du secret, à un marchand de chevaux, qui se coula la tête en disant philosophiquement :

"On ne peut pas être et avoir été!"

Le retour à la ferme fut long et pénible. Pour un homme courageux comme le père Pénigault, la douleur du corps n'était rien. Mais il avait le cœur lourd et il se disait tout le temps :

"Est-ce que je baisse? Est-ce que je radote? Est-ce que j'ai dit ou fait quelque chose qui donne aux enfants le droit de me juger et de me manquer de respect?"

Quand il arriva à la ferme, sa bru lui dit qu'il avait la figure défaite; il prétextait la fatigue. Elle déclara qu'il en faisait trop pour son âge, qu'il devrait se ménager. "Elle aussi trouve que je baisse", pensa-t-il tristement. Mais il ne dit rien et se retira dans sa chambre pour broyer du noir tout à son aise, en attendant le retour des enfants; car il avait résolu de ne parler que lorsque toute la famille serait réunie.

Quand les aînés rentrèrent avec le père, pour souper, il descendit..

"Pénigault, dit-il à son fils, il s'est passé quelque chose qui m'a fait de la peine et que je veux pas garder sur le cœur. Un des enfants m'a manqué de respect!

— Lequel? demanda Pénigault fils d'une voix de tonnerre. Père, dites-moi lequel."

Du premier au dernier, tous les garçons se mirent à trembler. La mère joignit les mains. Françoise, qui trotta selon son habitude, fut saisie des éclats de voix de son père et du grand silence qui suivit. Elle accourut chercher un refuge entre les genoux de son grand père. Le grand-père, tout en lui caressant les cheveux, sans trop savoir ce qu'il faisait, raconta ses griefs d'une voix tremblante.

Tout à coup Françoise battit des mains et fit comprendre de son mieux, de l'air d'une personne qui a fait un chef-d'oeuvre et qui a le droit d'en être fière, que c'était elle qui avait mis le noyau dans la botte.

Le cœur du grand-père nagea dans la joie, car il ne pouvait pas accuser cette innocente d'avoir voulu lui manquer de respect.

"C'est-toi?" dit-il avec un sourire qui illuminait sa bonne vieille figure. Et il l'enleva comme une plume.

Et il la couvrit de baisers en déclarant que, de sa vie ni de ses jours, il n'avait vu une petite fille plus futée pour son âge. Pour un rien, il l'eût remerciée d'avoir mis ce noyau dans sa botte.

Oh! ces grands-pères, ils sont bien tous les mêmes!—

LE VASE DE SEVRES

M. X... est plus avare qu'il n'est permis. Il n'invite jamais personne, mais il trouve moyen de se faire inviter par tout le monde. Comprenant enfin que s'il veut se voir continuer ces politesses, il faut qu'il en rende une de temps en temps, il se décide à faire un cadeau à la comtesse de J...; chez qui il dîne deux ou trois fois par mois.

A l'occasion du 1er janvier, il se rend chez un marchand de cristaux et porcelaine pour y choisir un objet. On lui montre de fort belles pièces, mais rien ne lui plaît: il trouve toujours tout trop cher. Soudain, il avise un vase à fleurs, en porcelaine de Sèvres, entièrement brisé, et dont les morceaux gisent dans un coin.

"Combien ceci?" demande-t-il au marchand, en lui désignant les morceaux. "Ce vase brisé? rien du tout, je vais le jeter.—Non, non, je le prends. Vous allez l'emballer et faire porter le paquet, demain, vers 4 heures, chez Mme la comtesse de J...; voici l'adresse et 2 francs pour la commission. Vous y joindrez ma carte."

Le marchand l'écoute avec un air de stupeur qui fait bientôt place à un sourire ironique; il a compris. Le lendemain, à l'heure indiquée, l'harpagon est chez la comtesse. Un coup de sonnette retentit et une bonne apporte à la dame le fameux paquet, accompagné de la carte de l'avare.

La dame se confond en remerciements: "Un cadeau, cher Monsieur, combien vous me gêtez! c'est trop aimable de votre part, je suis confuse! — Mais, comment donc, chère Madame, c'est la moindre des choses! un très modeste cadeau, d'ailleurs, un vase de Sèvres. — Un vase de Sèvres! vous me permettez de regarder?"

Et la comtesse, ravie, commence à défaire l'emballage, tandis que l'harpagon s'appête à maudire la maladresse du marchand. La dame a ouvert la caisse: ô stupeur, le vase brisé est bien là, mais en cinq petits paquets; le commerçant, pour punir son client de son horrible avarice, avait emballé chaque morceau séparément.



ST-BONIFACE, MAN., SEPTEMBRE 1920

PUBLICATION MENSUELLE ILLUSTREE

Prix d'Abonnement, 75cts par an. Etats-Unis, \$1.00

Le Directeur :—Père LOUIS PEALAPRA, O. M. I.

L'abonnement peut commencer à toute époque de l'année.
Toute correspondance concernant L'Ami doit être adressée
et tout mandat doit être payable à

L'AMI DU FOYER,

Saint-Boniface, Manitoba, Canada.

N'envoyez pas des timbres-poste pour payer votre abonnement,
envoyez un bon de poste ou un mandat postal à l'adresse
de l'Ami du Foyer.

Quand vous demanderez d'expédier L'Ami à une nouvelle
adresse, donnez toujours l'ancienne.

Juillet 21 après votre nom signifie que votre abonnement
est payé jusqu'à juillet 1921.

CHAPELLE DU JUNIORAT DE LA SAINTE FAMILLE

Honoraires des Messes

Messe basse.....\$1.00 Grand'messe.....\$3.50
Messe perpétuelle.....50cts

Luminaire

Entretien d'une lampe devant le groupe de la Sainte Famille
ou la statue de saint Antoine de Padoue : Un jour, 10cts;
triduum, 25cts; neuvaine, 50cts.

AVANTAGES SPIRITUELS

Offerts aux bienfaiteurs de l'Oeuvre des Vocations et aux
abonnés de l'Ami du Foyer

ILS PARTICIPENT :

1. Aux prières qui sont faites tous les jours dans chaque
communauté des Missionnaires Oblats, pour leurs bienfaiteurs
vivants et décédés ;

2. Aux mérites de deux messes dites chaque semaine, à
leur intention.

DE PLUS :

Chaque mois, une messe de requiem sera dite pour les
bienfaiteurs de l'Oeuvre des Vocations et pour nos abonnés
décédés dans le cours du mois; et ils seront recommandés
aux prières quand nous serons informés de leurs décès.

Un service solennel sera célébré chaque année dans la pre-
mière semaine de novembre, pour nos abonnés défunts et
pour les parents défunts de nos abonnés.

MISSIONS DES ESQUIMAUX

Voici une lettre que le regretté P. Leblanc, O.M.I.,
écrivit quelque temps avant sa mort, elle a été repro-
duite par le "Messager de Marie Immaculée.—L. R.

* * *

Les jours se suivent, à Chesterfield, et se ressemblent
à peu près tous. A part quelques Esquimaux qui nous
arrivent de temps en temps, il n'y a rien de nouveau.
C'est toujours la solitude (du moins relative) et le dés-
ert, avec l'immensité de l'océan. L'hiver ne nous a
quittés qu'au commencement de juillet, et nous avons
eu de la glace jusqu'au mois d'août!



Chez les Esquimaux—La Mission

Pour le moment, nous sommes dans ce que nous ai-
mons à appeler la belle saison. Ne croyez pas que nous
soyons incommodés par les chaleurs... Il fait plutôt
froid, et, pour sortir, il faut encore être habillé comme
l'hiver en France et en Belgique.

Vers le milieu du mois de juillet, nous fîmes une ex-
cursion, en bateau, sur une île voisine, pour respirer
le grand air qui ne manque pas dans ce pays, et sur-
tout pour faire provision d'oeufs de canards.

Un bateau, traîné d'abord sur la glace qui bordait en-
core le rivage, fut mis à l'eau, et, en compagnie du trai-
teur de la place et d'une douzaine d'Esquimaux, nous
mîmes à la voile vers le large.

Pour l'aller, nous pûmes assez facilement nous frayer
un chemin à travers la glace flottante: mais le retour
ne s'effectua pas aussi facilement, ni surtout aussi vite.

Après quelques heures passées sur l'île, à la recherche
des oeufs de canards, dont nous ne pûmes trouver que
quelques coquilles laissées par les renards, nous son-
geâmes à rentrer. Mais la glace, amenée du large par
le vent et la marée montante, durant notre chasse, nous
fermait la route; une immense barrière de glace flot-
tante, de près de deux kilomètres de large, se trouvait
entre nous et le rivage. Alors commença une man-
oeuvre familière aux Esquimaux, mais bien nouvelle
pour moi. Il s'agissait de franchir cette barrière mou-
vante.

Figurez-vous une immense nappe d'eau, couverte de
gros glaçons flottants, d'un mètre d'épaisseur en moyen-
ne (quelques-uns en ont bien trois) et de toutes les lar-
geurs... Tous ces glaçons se touchent par quelque
point, laissant voir, par-ci par-là, des flaques d'eau plus
ou moins grandes. Poussés par le vent et la marée, ils
tournent sur eux-mêmes, se heurtent les uns les autres,
s'effritent, et parfois se brisent avec fracas.

C'est sur ce pont mouvant que nous devons passer,
en traînant derrière nous un bateau de près de 3,000
livres pesant!

Représentez-vous une quinzaine d'êtres humains,
dont 5 ou 6 sont des enfants, sautant de glaçon en gla-
çon, tantôt faisant monter le bateau sur la glace, tantôt
le faisant glisser d'un glaçon sur l'autre, tantôt le remet-
tant à l'eau, pour le remonter un peu plus loin sur un
autre glaçon, en continuant le même manège pendant
5 à 6 heures. Ces glaçons dansent, et vous font danser
avec eux, au grand amusement des Esquimaux qui
semblent trouver un véritable sport dans cette périlleuse
marche, sans s'inquiéter des quelques centaines de mè-

tres de p
glace.

Parfoi
trop peti
prestem
lez pas e
du bord,
alors...
à l'un d
pieds à l
peu peun

Cette
alors, les
sons. A
rets à l'e
Je ne
rets que
vant la
d'aller v
si, tous l

La me
Quand i
chasse a
on aperç
maux qu
teux qu
cains. C
nos côte
vagues q

Rien
dans ce p
grande e
elle va e
res, le fl
par jour
En re
vers la l
grand ru
C'est dor
j'irais de
O. M. I.

Un lil
N.-D. Lo"J'ai
trente-de

J'avais p
En ar
de mon
mentable
tôt l'air
trois per
card est
auquel o
sonnes s

Mais,
sagréable
corps du
compart
je renc
fois, nou
en temp
tentivem
train so

tres de profondeur qui se trouvent sous leur radeau de glace.

Parfois, le glaçon qui se trouve sous vos pieds est trop petit pour vous porter: il ne vous reste qu'à sauter prestement sur un autre, plus grand, si vous ne voulez pas enfoncer. Parfois aussi, en marchant trop près du bord, vous pouvez briser la glace sous vos pieds, et alors... vous faites un plongeon. Ce fut ce qui arriva à l'un de nos hommes, qui prit un bain complet des pieds à la tête. J'en pris aussi un petit, qui me fit un peu peur, sans me faire de mal.

Cette glace flottante ne disparut qu'au mois d'août; alors, les baleines blanches nous arrivèrent avec les poissons. Aussitôt après, on vit les Esquimaux mettre leurs rets à l'eau.

Je ne voulus pas rester en retard, et je plaçai les deux rets que j'ai faits dernièrement, dans la petite baie devant la maison. Une de mes grandes distractions est d'aller visiter ces rets à la marée basse. Je trouve ainsi, tous les jours, quelques poissons pour nos repas.

La mer est ce qui donne le plus de vie à la place. Quand il fait beau, on voit des Esquimaux faire la chasse aux phoques, en canot et en bateau. Parfois, on aperçoit une voile dans le lointain: ce sont des Esquimaux qui viennent traiter leurs fourrures sur des bateaux que leur ont donnés, jadis, les baleiniers américains. Que de fois, du haut des rochers qui bordent nos côtes, je suis resté en contemplation devant les vagues qui viennent se briser à 20 pas de notre porte!

Rien n'est grandiose comme ce spectacle. La mer, dans ce pays, est rarement calme: le plus souvent elle gronde et mugit comme un fauve blessé... et toujours elle va et vient sans trêve ni repos. Toutes les 12 heures, le flux remporte une victoire sur le reflux, et 2 fois par jour il est, à son tour, vaincu par lui.

En regardant les flots, souvent ma pensée s'envole vers la Bretagne, qui se trouve de l'autre côté de ce grand ruisseau de près de 9,000 kilomètres de large. C'est dommage que je ne puisse l'enjamber, autrement j'irais de temps en temps vous embrasser.—A. Leblanc, O. M. I.

LOURDES

Un libre-penseur, témoin d'une guérison opérée par N.-D. Lourdes, la raconte en ces termes: :

"J'ai quitté Poitiers le lundi 19 août, à quatre heures trente-deux du soir, en même temps que les pèlerins. J'avais pris place dans un compartiment, seul.

En arrivant à Angoulême, le train s'arrête, et la porte de mon compartiment s'ouvre bientôt. Un spectacle lamentable s'offre alors à ma vue. Un homme, qui a plutôt l'air d'un mort, est couché sur un brancard porté par trois personnes. Contrairement à l'habitude, le brancard est introduit dans le compartiment avec le malade, auquel on évite le moindre dérangement. Les trois personnes s'installent à côté de lui et le veillent.

Mais, bientôt, me trouvant indisposé par l'odeur désagréable de phénol et d'iodoforme qui se dégage du corps du malheureux, je prends le parti de changer de compartiment et vais m'installer dans celui d'à côté, où je rencontre M. Boutin, négociant à Neuville. Toutefois, nous ne perdons pas de vue le malade; de temps en temps, par la vitre du milieu, nous l'observons attentivement et nous remarquons qu'avant le départ du train son corps demeure inerte, comme mort, puis, un

quart d'heure environ après le départ, le malheureux, par suite sans doute du cahotement du train, se réveille; il paraît ne pas être trop incommodé par le voyage.

Aucun incident jusqu'à Lourdes, où nous arrivons à sept heures du matin. Là, je perds le malade de vue et je me sépare de M. Boutin.

A quatre heures du soir, je vais assister à la procession du Saint Sacrement, qui a lieu devant l'église. L'affluence est considérable, le spectacle imposant est vraiment beau. Les malades, très nombreux, sont rangés en cercle et dans une attitude suppliante, les yeux tournés vers le Saint Sacrement.

Tout à coup, à quinze mètres seulement de moi, j'aperçois le malade que j'avais rencontré à Angoulême la veille et avec lequel je vins à Lourdes dans les conditions que je vous ai indiquées à l'instant. Je l'observe de nouveau; il est toujours couché sur son brancard; j'apprends par un pèlerin que le matin, après une immersion dans la piscine, il aurait ressenti un mieux léger.

L'heure de la présentation du Saint Sacrement a sonné. Cette heure est solennelle; en effet, le prêtre qui officie va présenter tour à tour devant chaque malade le Saint Sacrement, et c'est le moment où les miracles doivent, paraît-il, s'opérer. L'attitude des malades devient plus suppliante encore.

Le Saint Sacrement est donc présenté devant chaque malade; j'observe mon compagnon d'Angoulême, et j'attends son tour. Tout à coup, au moment même où le prêtre dirige le Saint Sacrement vers lui, le malheureux, jusqu'alors immobile comme un mort, se dresse tout debout et s'écrie: Je suis guéri! L'impression de tous est immense. Puis il se recouche sur son brancard, parce qu'il n'est pas habillé. On le transporte aussitôt au bureau des constatations."

Employé des postes, dit le docteur Boissarie, Gargam faisait le service ambulancier entre Paris et Bordeaux. Dans l'accident de Livernant, près Montmoreau, le wagon où il était fut absolument télescopé; les quatre employés qui s'y trouvaient furent gravement blessés, et Gargam, projeté à dix-huit mètres de la voie, resta couché dans la neige plusieurs heures.

Il avait perdu tout sentiment, et ne retrouva sa connaissance qu'en arrivant, à huit heures du matin, à l'hôpital d'Angoulême, qu'il n'avait pas quitté depuis, c'est-à-dire, depuis dix-huit mois.

Pendant les premiers jours, il fut impossible de faire prendre aucune nourriture à ce malheureux. Il était couvert de contusions; on ne pouvait ni le toucher ni le remuer, et les trois médecins délégués par la Compagnie d'Orléans furent très embarrassés pour préciser la nature de ses lésions. Il a été vu par les docteurs Chédevigne, de Poitiers, Fournier et Bessette, d'Angoulême, et enfin par le médecin de l'hôpital, le docteur Decressac. Plusieurs opinions ont été émises: les uns ont cru à une paralysie par compression de la moelle; on avait même proposé de soulever les parcelles d'os qui pouvaient la comprimer;—les autres ont cru que le choc nerveux devait être seul mis en cause; enfin, le médecin de l'hôpital a cru à une maladie de la moelle, à marche progressive, qui devait finir par amener la mort du malade.

Gargam était absolument paralysé des deux membres inférieurs; il ne pouvait avaler; il fallait le nourrir au moyen d'une sonde que l'on introduisait chaque jour, à plusieurs reprises, dans l'estomac. On ne pouvait le déplacer; tout mouvement provoquait des souff-

frances très pénibles et déterminait des syncopes.

Pendant ses vingt mois de séjour à l'hôpital, il n'y a eu aucune amélioration : l'amaigrissement s'accroissait et des plaies se formaient spontanément aux extrémités. Gargam paraissait condamné; la Compagnie d'Orléans n'hésita pas à proposer une pension viagère très élevée, mais le Tribunal, par un jugement, confirmé par la Cour de Bordeaux, accorda un capital de soixante mille francs d'indemnité et une pension viagère de six mille francs, qui d'après les probabilités, ne devait pas dépasser une ou deux annuités.

Gargam est parti pour Lourdes le 20 août, couché sur un matelas étendu sur une planche. Il n'a pas quitté sa planche jusqu'au moment où il est entré dans la piscine. Le premier bain ne donna pas de résultat bien marqué. Le soir du 20 août, à quatre heures, notre infirme était couché sur le passage de la procession, ayant à peine conscience de ce qui se passait autour de lui. Le Saint Sacrement était déjà sur l'esplanade du Rosaire, lorsque Gargam ressentit une commotion violente : il se soulève sur ses coudes et, bientôt, avec l'aide de ses voisins, il est debout et fait quelques pas. Mais il est en chemise, depuis vingt mois il n'a mis aucun vêtement. Il est forcé de reprendre sa planche et rentrer à l'hôpital. Le lendemain, il venait au Bureau des constatations avec un vêtement neuf qu'on lui avait procuré. Il venait avec son infirmier, sa mère, même avec l'avoué qui l'avait assisté dans son procès, et qui nous racontait tous les détails de cette longue procédure.

Gargam se levait et marchait seul devant nous; il n'y avait plus de paralysie; les plaies de ses pieds se cicatrisaient à vue d'oeil; dès le lendemain, 21, elles étaient fermées. Celui qu'on avait appelé "une épave humaine" mangeait avec appétit et sans difficulté, lui qui, depuis vingt mois, n'avait pu se nourrir qu'avec une sonde; la guérison était complète, et cependant c'était un squelette qui se mouvait devant nous, car sa maigreur était cadavérique. Mais la vie revenait à vue l'oeil dans ce corps anémié.—Journal de la Grotte de Lourdes.

COMMENT, JADIS, ETAIENT PUNIS LES MERCANTIS OU PROFITEURS

Aujourd'hui, il est permis à la race cupide des mercantis d'exploiter impunément la misère humaine; jadis, les pouvoirs publics étaient moins indulgents, si nous en croyons les extraits d'une très curieuse ordonnance, datée de 1481.

Que tout homme ou femme qui aura vendu lait mouillé soit mis un entonnoir devant sa gorge, et ledit lait mouillé entonné jusqu'à temps qu'un médecin ou barbier dise qu'il n'en peut sans danger de mort avaler davantage.

Tout homme ou femme qui aura vendu beurre contenant navet, pierre ou autre chose, sera saisi et bien curieusement attaché à notre pilori du Pontel. Puis sera ledit beurre rudement posé sur sa tête et laissé tant que le soleil ne l'aura pas entièrement fait fondre. Pourront les chiens le venir lécher et le mentu peuple l'outrager par telles épithètes diffamatoires qu'il lui plaira (sans offense de Dieu, du roi, ni d'autres), et si le temps s'y prête, et n'est le soleil assez chaud, sera ledit délinquant en telle manière exposé dans la grande salle de la geôle devant un beau, gros et grand feu, où tout un chacun le pourra venir voir.

Tout homme ou femme qui aura vendu oeufs pourris ou gâtés sera pris au corps et exposé sur notre pilori du Pontel. Seront lesdits oeufs abandonnés aux petits enfants qui, par manière de passe-temps joyeux, s'ébattiront à les lui lancer sur le visage, faire rire le monde. Mais ne leur sera jamais permis jeter d'autres ordures.

Voulez-vous parier que si les consommateurs spoliés s'entendaient pour exercer une justice sommaire, l'impudent mercanti ne tarderait pas à rentrer dans sa coquille?... Pensons-y!—Jean de Kerleck.

MISSIONS D'AFRIQUE

Nous extrayons d'une brochure publiée il y a quelque temps par un de nos pères, le R. P. Hermandung, O. M. I., qui fut missionnaire en Afrique, le compte rendu suivant montrant le zèle et les souffrances des missionnaires. Les missions dont il s'agit ici étaient confiées aux soins des Pères Oblats de la province d'Allemagne. La guerre en faisant tomber les colonies allemandes aux mains des anglais a privé les chrétiens noirs du secours des missionnaires qui peuvent seuls les desservir, puisque ce sont eux qui les ont fondées. Le Saint-Siège s'occupe activement, en ce moment, de rendre ces missions aux missionnaires qui s'y sont dévoués jadis.

Expédition apostolique des Pères Oblats de la Cimbébébasie (Afrique) dans la région du fleuve Okavango

Le 12 décembre 1902, tout était prêt pour le départ. Nous étions cinq Oblats : trois Pères et deux Frères convers. Le chef de la caravane, c'était le R. P. Biegner, le supérieur nommé de la mission que nous allions fonder dans l'Okavango. Pour traîner notre chariot nous avions un attelage de dix paires de boeufs.

Pendant les dix premiers jours nous voyageâmes au milieu d'un affreux nuage de poussière, dans un pays de ravins, de précipices et de rochers abrupts.

Au prix de bien des fatigues nous atteignîmes Okamita. La chaleur était accablante; hommes et bêtes soupiraient après une eau rafraîchissante. Nous fîmes halte dans le lit d'un fleuve desséché et nous creusâmes le sol pour trouver un peu d'eau. Après nous être désaltérés tant bien que mal, nous nous remettons en route. Mais comme le soleil devient de plus en plus brûlant, nous prenons le parti de ne voyager que la nuit. Au bout de quelques heures de marche, nous nous arrêtons pour prendre un peu de nourriture et nous reposer. Pendant que nous faisons du feu avec de la bouse de vache desséchée, seul combustible dans ces régions, nous voyons tout à coup sortir de terre tout un monde de reptiles : serpents, scorpions de toute taille et de toute couleur, plus hideux les uns que les autres.

Nous arrivons enfin à Grootfontein, le dernier poste de la civilisation et la station militaire la plus reculée du Protectorat allemand. Nous étions en voyage depuis cinq semaines. Après quelques jours de repos, nous continuons notre marche vers l'Okavango. Plus d'une fois nous dûmes nous servir de la hache pour frayer un passage à travers la brousse. Nous étions dans la saison des pluies et nous trouvions de l'eau dans tous les trous et enfoncements des rochers, eau stagnante, il est vrai, nausébonde et d'une couleur plus que douteuse. Heureusement que nous avions soin de la faire bouillir avant d'en faire usage, tandis que les boeufs se précipitaient instinctivement vers ces réservoirs naturels, dès qu'on

les dét
travers
plaine
habité
geurs
brûlan
des cha

Je m
frir de
et les
qu'au
avec n
notre
boeufs,
tre fois
grise, c
lutter e
ter ave
clair de
prairies
pris par
rapidem
vant n
nous é
au term
wango.
vers ac
tique d

A pe
somme
sauvage
sont an
R.P. Su
ver le é
arrivée
pier qu
il s'eng
truire s
fend d'
dant no
marua,
trat in
clare qu
établir
pays de
Nous de
tait à n
tions ex
sils, un
ter de t
fusiller
eûmes
tendre.
de nos

Nous
dant le
ses très
de mou
pas épa
leurs fl

Le che
et nous
Dura
teintes
petit, p
peut à
dans le

les dételait. Pendant une centaine de kilomètres, nous traversons des steppes et des broussailles; puis voici une plaine sablonneuse d'un aspect tout différent. Elle est habitée par des tribus nomades redoutables aux voyageurs. Pendant le jour chaleur accablante, poussière brûlante, et pendant la nuit froid glacial, hurlements des chacals et des hyènes.

Je me hâte d'ajouter que nous n'avons pas eu à souffrir de la faim. Plus d'une gazelle mordit la poussière, et les hôtes de ces parages, depuis le roi du désert jusqu'au chat sauvage, firent plus d'une fois connaissance avec nos fusils. Voici un léopard qui s'approche de notre campement; déjà il se disposait à attaquer nos boeufs, nous réussissons à le mettre en fuite. Un autre fois c'est une troupe de chiens sauvages, couleur grise, queue blanche. Mais ce n'est pas assez d'avoir à lutter contre la soif et les bêtes féroces, il faut aussi compter avec le feu. C'est ainsi qu'une nuit voyageant au clair de lune, nous sommes menacés par un incendie de prairies. Heureusement que nos boeufs ne sont pas pris par la peur, sous les coups de fouets, ils franchissent rapidement le rempart de flammes qui se dresse devant nous. Enfin, après un long et pénible trajet— nous étions en route depuis trois mois— nous arrivons au terme de notre voyage dans la région du fleuve Okawango. Oubliant et la soif, et les feux du soleil, et divers accidents, nous faisons monter vers le ciel le cantique de la reconnaissance.

A peine avons-nous dressé notre campement que nous sommes effrayés par l'apparition soudaine de figures de sauvages derrière les buissons qui nous entourent. Tous sont armés de fusils. Pour gagner leur confiance, le R.P. Supérieur leur fait des cadeaux et va ensuite trouver le chef de la tribu pour lui expliquer le but de notre arrivée chez eux, nous lui mettons sous les yeux le papier qu'il a signé, il y a quelques années, et par lequel il s'engageait à recevoir les missionnaires et à faire instruire ses enfants. Depuis il a changé d'idée; il se défend d'avoir jamais eu des rapports avec nous. Cependant nous ne nous laissons intimider tout d'abord. Himarua, le chef en question, finit par reconnaître le contrat intervenu autrefois, mais en même temps il déclare que malgré cela il ne nous permettra pas de nous établir dans son district, que si nous ne quittons pas le pays de nous-mêmes, il nous y contraindra par la force. Nous eûmes avec lui une seconde entrevue: il consentait à nous laisser un bout de terrain, mais à des conditions exorbitantes: il exigeait un grand nombre de fusils, une caisse de munitions, etc. Impossible d'accepter de telles conditions. Il menaça alors de nous faire fusiller tous, si nous ne partions pas au plus vite. Nous eûmes encore une conférence, mais impossible de s'entendre. Il ne nous restait plus qu'à secouer la poussière de nos pieds et à chercher une tribu plus hospitalière.

Nous partîmes donc, le P. Biegner et moi, en descendant le fleuve Okawango. Nous passons par des brousses très épaisses, où nous devenons la proie de myriades de moustiques qui nous dévorent; nos boeufs ne sont pas épargnés, non plus, le sang coule littéralement de leurs flancs.

Le chef de la tribu voisine nous accueille amicalement et nous autorise volontiers à nous établir chez lui.

Durant notre retour, nous sentons les premières atteintes d'une fièvre maligne. Nos forces baissent petit à petit, plus de sommeil, plus d'appétit. Le P. Biegner peut à peine se tenir à cheval; je suis étendu, épuisé, dans le chariot. Le lundi saint, 6 avril, contre tout

espoir, nous sommes rejoints par les compagnons que nous avons laissés en arrière. On fait halte à l'ombre d'un arbre. Le P. Biegner s'étend sur une couverture pour ne plus se relever. Le lendemain deux autres étaient atteints de la fièvre. Le jour de Pâques, le P. Filliung put dire la messe, mais au prix de quelle fatigue!

Pendant le saint sacrifice nous arriva le lieutenant Volkman, chef du district de Grootfontein, accompagné de quinze cavaliers. Il venait pour nous protéger. Himarua se montra à son égard hypocrite effronté, promettant par tout ce qu'il y a de plus saint de nous inquiéter en rien. Mais à peine les soldats furent-ils partis, que Himarua recommença de plus belle à nous harceler. Un matin nous nous aperçûmes que tous nos habits avaient disparu et avec eux deux armes à feu. La nuit suivante, nous fûmes réveillés en sursaut par les sauvages qui venaient nous voler: les uns entouraient notre tente, pendant que d'autres se disposaient à emmener notre cheval et nos boeufs. Je tire aussitôt deux coups de fusil en l'air; ce fut assez pour mettre les pillards en fuite.

Décidément il faut retourner à Windhoek, car malades et fatigués comme nous le sommes, nous ne pouvons pas faire face à tant d'obstacles qui s'opposent à l'établissement projeté. C'était là un sacrifice. Dieu nous en demandait un autre plus pénible encore.

Peu après le départ des soldats nous eûmes à subir une seconde attaque de la fièvre. A côté du P. Biegner mortellement atteint, étaient étendus sans force les frères Bast et Reinhardt et l'auteur de ce récit. Un matin, en me réveillant, j'entendis le P. Biegner tousser et râler. Je me souleva avec peine, et à ses traits je juge que la mort est proche: "Vite, m'écriai-je, vite, P. Filliung, apportez les saintes huiles, il se meurt". Je me trouvais moi-même dans l'impossibilité de me remuer. Mais comme le râle devenait plus faible, de ma couche je donnai l'absolution au cher mourant, et lorsque le P. Filliung revint avec les saintes huiles, son âme s'était envolée vers un monde meilleur. Le P. Filliung enveloppa dans un couverture le corps de ce héros tombé sur le champ de bataille, et le confia à cette terre inhospitalière, non loin du campement, près du fleuve Okawango. Quelle douleur d'être obligés d'abandonner chez des sauvages la sainte dépouille d'un confrère si aimé! Encore une prière, puis en route pour Windhoek.

Nous n'étions pas au bout de nos épreuves. Dès le lendemain de notre départ nous avions à déplorer la fuite de notre conducteur gagné par les Owambos. C'était le seul homme capable de nous tirer d'embarras, car notre serviteur hottentot, ne s'entendait guère à conduire des boeufs. Bientôt, nouvel accès de fièvre plus violent que les autres; on désespérait de me sauver et je me préparais à la mort. Contre tout espoir le feu qui me brûlait diminuait d'intensité et je pus me mettre en route.

Ce n'est pas sans appréhension que nous songions aux 120 kilomètres que nous avions à parcourir sans rencontrer une goutte d'eau. Nous voici sur un immense plateau désert d'une température sibérienne avec un vent glacial. Des bushmen nous accompagnent tout tremblants de froid. Des multitudes de guêpes et de mouches puantes nous assaillent, s'attaquant de préférence au nez et aux yeux. Nos boeufs sont exténués par la fatigue et la soif, ils poussent des mugissements lamentables et font réellement pitié à voir. Presque impossible de les maîtriser. Il ne reste d'autre expé-

dient que d'envoyer notre hottentot avec les boeufs jusqu'à la plus proche station d'eau, à une distance de 30 kilomètres. Il sera de retour le lendemain matin. Il partit donc. Le lendemain matin notre hottentot n'était pas encore revenu; les heures s'écoulaient lentement dans l'inquiétude la plus grande. Le soir pas encore d'hottentot. Lui serait-il arrivé malheur? les boeufs se seraient-ils évadés? ou bien n'aurait-il pas trouvé de l'eau à l'endroit indiqué et serait-il allé en chercher plus loin? Le P. Filliung s'en va aux informations et sur les indications d'un noir, il parvient à rejoindre notre hottentot et les boeufs. Voici ce qui était arrivé.

N'ayant pas trouvé d'eau au premier endroit indiqué, Pierre—c'est le nom de notre serviteur—fut obligé d'aller 35 kilomètres plus loin. Arrivé à une mare, il se montre d'une négligence incompréhensible. Au lieu de se faire aider par les bushmen pour donner à boire aux boeufs, ils les abandonna à eux-mêmes, tandis qu'il allait se chauffer dans un hameau voisin. Plusieurs se précipitèrent dans la mare à pentes très raides et se brisèrent les membres, d'autres périrent avant même d'avoir pu arriver jusqu'à l'eau. De nombreux bushmen étaient accourus pour retirer les boeufs du bourbier. Pierre avait promis de leur en donner deux pour prix de leurs services. Alors commença un festin auquel ces habitants du désert firent le plus grand honneur. Sur ces entrefaites, Tom, un café, ancien compagnon du célèbre chasseur Axel Eriksen, apprit ce qui venait de se passer. Il accourut; du premier coup d'oeil comprit la situation et proposa de venir à notre secours en nous amenant des boeufs et de l'eau. Pierre, le serviteur infidèle, s'y opposa: "Ces Mynheers, dit-il sont amplement pourvus d'eau."

Bientôt le P. Filliung arrive sur le théâtre de ces événements. Il interpelle l'hottentot qui refuse obstinément de parler. Tom ne quittera pas de l'oeil ce vaurien qui sera livré à la justice, reconnu coupable de bien d'autres méfaits et finalement mis en sûreté derrière les murs d'une prison.

Il ne nous restait que douze boeufs. Enfin nous sommes de retour à Grootfontein, sans autre accident. Des soins empressés rétablissent rapidement nos forces épuisées. Le frère Reinhardt ne devait pas se rétablir; il rendait son âme à Dieu quelques jours après notre arrivée à Windhoek. Comme son Supérieur, il tomba victime de sa charité apostolique.

UNE PLAINTÉ ET SON ECHO

Quelques uns de nos lecteurs, qui jusqu'ici avaient bénéficié du prix de faveur des concours: 35 sous pour un abonnement annuel,—se plaignent de l'augmentation de "l'Ami", qui, lui aussi, monte. Comme tous nos lecteurs, nous regrettons cette malheureuse hausse, mais nous les prions de croire que le prix de 35 sous par an ne couvre pas même les déboursés faits pour les 12 numéros,—et nous ne comptons pas notre temps. Assurément, si l'Ami du Foyer doit subvenir aux besoins d'une oeuvre des vocations et des missions, ce n'est pas avec du déficit qu'il peut le faire. Que dans certains cas il soit difficile de verser 35 sous, nous le comprenons, et même nous avons accepté quelques abonnements à ce prix réduit parce qu'ils avaient été recueillis avant notre avertissement; mais nous prions nos amis de songer que notre position ne serait pas tenable, si nous acceptions trop de ces abonnements. Une seule perte de quelques sous, c'est peu, mais si vous ré-

pétez cette perte des centaines de fois, elle finira pas représenter une forte somme.

Dès que nous le pourrons, nous reviendrons à l'ancien prix. D'ici là, que nos bienveillants lecteurs atténuent en leur esprit les mauvais effets de la hausse en se rappelant que l'Ami du Foyer ne leur apporte pas seulement un peu de lecture chaque mois, mais que par les messes et les mérites, auxquels ils ont droit comme abonnés, il leur vaut des bénédictions ici-bas et une plus belle couronne là-haut.—*La rédaction.*

LES AIEULES

Vous tous, petits enfants, aimez bien vos grand'mères;
Entourez-les; leur âge a des douleurs amères;
Oh! formez devant l'âtre une riante cour,
Quand votre aïeule vient au cercle de famille
Chauffer ses membres froids au foyer qui pétille,
Son coeur à votre amour.

Votre sourire franc, qu'elle aime et qu'elle implore,
Est un rayon d'hiver qui la ranime encore;
Son frais et vert printemps lui semble fleuri,
Quand son petit enfant vient gazouiller près d'elle,
Comme un oiseau joyeux qui monte et bat de l'aile
Sur un arbre flétri.

Ses mains, qu'il faut presser avec mille tendresses,
Ses mains, qu'il faut presser avec mille tendresses,
Sont pleines de jouets et pleines de caresses,
Baisez ses cheveux blancs, diadème béni;
Qu'il souffle un peu d'amour dans ses chemins arides!
Un seul baiser d'enfant fait oublier vingt rides
A son front rajeuni!

Son navire est au port et va plier ses voiles;
Hâtez-vous de l'aimer, c'est moi qui vous le dis:
Car déjà son pied touche au seuil du paradis;
L'ombre envahit ses jours couverts de sombres voiles;
Nul soleil d'autrefois dans son coeur ne reluit;
Venez y rayonner; la vieillesse est la nuit:
Enfants, soyez-en les étoiles!

Mais un jour vous verrez sur la porte un drap noir;
L'aïeule manquera dans le cercle du soir:
Puis, plus tard, votre mère et tous vos plus fidèles...
Nos logis sont des nids, d'abord pleins et joyeux,
Mais dont les habitants sont des oiseaux des cieus
Qui tôt ou tard ouvrent leurs ailes.

Ma fille! quand tu vins, ma mère était au ciel:::
Il te manque un amour, un baiser maternel.
Oh! te voir dans ses bras, c'était là ma chimère!
Dieu bénit la maison, y plane et la défend
Quand on y réunit le berceau de l'enfant
Et le fauteuil de la grand'mère.

Mme Anais Ségalas.

LE NORD-OUEST CANADIEN

Les mois d'août et de septembre sont les mois des moissons au Manitoba, dans la Saskatchewan et dans l'Alberta. Ces régions se développent rapidement. La plus grande partie de ces provinces est bonne pour la culture; cependant, comme en tous pays, on y trouve

des districts où la culture est plus ou moins possible en raison de la nature du sol ou d'autres circonstances.

Cette année les moissons ont été affectées par une température inégale; tandis que certaines localités souffraient d'une sécheresse extrême, d'autres avaient presque trop de pluie. Aussi en voyageant on rencontre alternativement des régions de beaux champs de grain, puis des étendues où le grain a souffert. Toutefois, somme toute, 1920 ne sera pas une des plus mauvaises années, et même pour nombre d'endroits, il comptera pour une bonne année.

Nos compatriotes commencent à prendre un bon pied dans chacune des trois provinces. Il importe beaucoup qu'ils s'établissent de manière à former des paroisses et des districts bien homogènes. Récemment nous avons visité quelques groupes dans le district de Moose Jaw, au sud de la Saskatchewan. Il y a là des paroisses qui par leur population nous rappellent la belle province de Québec. Ah! si nos frères de l'est venaient nombreux vers nos prairies, comme leur renfort aurait tôt fait de rendre nos positions formidables!

Dans beaucoup de localités toutes les terres sont prises, cependant il en est d'autres où il y a encore des homesteads ou des terres à vendre à des conditions assez avantageuses. Le gouvernement a fait un travail de recherche très soigné sur les terres libres des trois provinces de l'Ouest; il publie une série de 23 listes donnant l'indication de la localité et le prix des terres vacantes. En indiquant le district sur lequel on désire des informations, on peut obtenir une liste s'y rapportant; il suffit de s'adresser au "Surintendant"—Bureau de recherche des Ressources Naturelles, Département de l'Intérieur, Ottawa. L'exemplaire que nous avons reçu est en anglais; nous supposons bien qu'il doit y avoir une série publiée en français. On peut aussi avoir à la même adresse une belle carte des trois provinces.

Plusieurs des nôtres s'occupent de colonisation au Manitoba, dans la Saskatchewan et l'Alberta. Il est tout à l'avantage des colons de s'adresser à ces agences canadiennes-françaises pour se placer.

Quelqu'un qui signe "Canadien" nous envoie les lignes suivantes :

"Jasmin, Sask. La région de Jasmin est une des plus fertiles de la Saskatchewan et celui qui voudrait s'en convaincre n'a qu'à venir se rendre compte par lui-même des bonnes espérances que donne la plus belle des moissons.

Jasmin a désormais un prêtre résident et on y travaille activement à organiser une paroisse Canadienne-française. Les résultats déjà obtenus promettent un plein succès; les membres du comité paroissial, en hommes intelligents, ont acheté 212 acres autour de la station, et ce beau terrain est à vendre par lots ou par acre à ceux qui voudraient s'établir dans le village, près de l'église et de l'école.

Les terres neuves se vendent de \$18.00 à \$20.00 l'acre, un huitième comptant et le reste en sept paiements annuels avec intérêts de 6 pour cent.

On peut aussi se procurer de bonnes fermes en rapport à des prix très avantageux. Sur presque toutes les terres il y a suffisamment de bois pour l'usage de la ferme et on trouve de l'eau, à peu près partout, à 20 ou 25 pieds. Si dans quelques endroits on rencontre quelques pierres, il n'y en a nulle part pour gêner et retarder la culture.

Jasmin est la septième station après Melville sur la ligne principale du Grand Tronc Pacifique de Winnipeg à Prince Rupert (Colombie Anglaise); on y a le courrier de l'Est et de l'Ouest tous les matins, et la station possède deux éleveurs.

Pour l'amour de notre foi et de notre belle langue française groupons-nous; c'est un des plus puissants moyens pour faire respecter nos droits.

Ces renseignements ne tromperont personne; outre le privilège de pouvoir se procurer de bonnes terres à des conditions avantageuses, on trouvera à Jasmin tous les autres avantages de n'importe quelle place de l'Ouest et surtout celui de parler français.

CANADIEN.

* * *

Les demandes d'informations pourraient, croyons-nous, être adressées au curé de la paroisse en question.

Nous ne devons pas perdre de vue un fait tiré de notre histoire et qui éclaire notre avenir: c'est celui des commencements de la colonie. Les quelques milliers de colons des premiers temps sont représentés maintenant par un peuple qui atteindrait quatre millions si on comptait toutes les unités. Nos vaillants colons d'aujourd'hui sont les humbles souches des puissants groupes de l'avenir.—L. R.

DEVINETTES

- 7—Mon premier est l'ouvrage du maçon.
Mon second, petit fruit délicieux, croît sur les Laurentides.
Et mon tout on l'entend le long du ruisseau qui sautille ou sous le feuillage que fait frissonner la brise, ou encore sur les lèvres du mécontent.
- 8—Lecteur, pour apprendre à lire tu fis connaissance avec mon premier.
Pour être musicien il te faut connaître mon second,
Et pour être heureux ici-bas, ton coeur a souvent besoin de mon entier.
- 9—Mon premier est un adjectif possessif féminin,
Mon second se trouve dans la gamme
Mon troisième, bien que parfois il soit doré, ne donne pas le bonheur.
Et mon tout des canards est l'endroit préféré.
- 10—Mon premier est la qualité du coeur qui aime.
Mon second passe trop vite quand il est beau,
Mon tout est un souhait qu'avec plaisir à vous tous, lecteurs, j'adresse.

* * *

Passe-Temps

Réponses au passe-temps du mois d'août :

- 1—On peut dire que la justice est aveugle et que la charité est borgne, parce que la justice est supposée ne voir personne, tandis que la charité voit tout le monde du même oeil, c'est-à-dire d'un bon oeil.
- 2—Le comble de la propreté: essuyer tous les revers que l'on rencontre au chemin de la vie.

Pour Octobre

- 1—Quel est le comble de la malchance?
2—Que voit-on quand on aperçoit un oiseau sur une branche?

FEU MGR PASCAL, O. M. I.**Evêque de Prince-Albert**

Monseigneur Pascal, premier évêque de Prince-Albert, a été appelé à Dieu. La nouvelle de sa mort est parvenue à ses fidèles le 14 juillet matin.

Mgr Albert Pascal était né à Saint-Genest de Beauzon, département de l'Ardèche, France, le 3 août 1848, et avait fait ses études à Viviers et Aubenas. Il était le cadet d'une assez nombreuse famille. Une soeur religieuse lui survit en France. C'est chez elle qu'il est mort, à Luynes, en Provence, où il s'était retiré depuis l'automne dernier.

En 1870, n'étant encore que séminariste, il partit pour le Canada avec Mgr Clut, vénérable missionnaire de l'Extrême-Nord, dont les récits de pénibles missions avaient enflammé d'ardeur le courage du jeune lévite. Après avoir passé quelque temps au grand séminaire de Montréal, il résolut d'entrer dans la Congrégation des Oblats pour assurer la réalisation de son désir de se consacrer aux rudes missions du Nord, et il alla faire son noviciat à Lachine, où il prononçait ses vœux perpétuels le 27 septembre 1873. Le premier novembre de la même année, il était ordonné prêtre et disait sa première messe chez les Soeurs de la Providence à Montréal.

Elu évêque de Mosynopolis et nommé Vicaire Apostolique de la Saskatchewan le 19 avril 1891, Mgr Pascal fut consacré le 28 juin de la même année par Mgr Bonnet, dans la cathédrale de Viviers où quarante ans auparavant avait été aussi consacré Mgr Taché par le fondateur des Oblats, Mgr de Mazenod.

Depuis quelques années la santé de Mgr Pascal était devenue chancelante et le grand désir de l'évêque était d'obtenir de Rome un auxiliaire, mais ses vœux, ne furent point exaucés.

Le premier évêque de Prince-Albert a été un véritable apôtre de Dieu. Sur sa tombe on pourra graver l'épithaphe réservée aux chrétiens des catacombes : "Benedicite, à celui qui a bien mérité de Dieu et de son Eglise!"—(Extrait du "Patriote".)

"UNE MINE DE SOUVENIRS"

Vient de paraître la deuxième édition, sixième mille, du dernier livre du R. P. Z. Lacasse, O. M. I. "Une Mine de Souvenirs." Cette mine se vend au profit des missions sauvages. Son achat est donc d'abord un moyen de se ressouvenir des moments de saine gaieté que le R. Père Lacasse a procurés jadis à de nombreux auditeurs, un peu partout en Canada et aux Etats-Unis, et en second lieu, c'est un moyen de faire un acte de charité en faveur d'une oeuvre bien apostolique : l'Oeuvre des Missions. Ajoutons que dans sa Mine de Souvenirs, tout comme dans ses conférences, le R. P. Lacasse sait mêler l'utile à l'agréable en tirant de tous ses sujets une conclusion pratique et édifiante, tant au point de vue religieux, qu'au point de vue canadien-français.

En raison de la hausse considérable des matériaux d'imprimerie, les prix de cette nouvelle édition ont dû forcément être majorés.

Prix de vente de la nouvelle édition : "Une Mine de

Souvenirs": Une piastre l'unité; dix piastres la douzaine; soixante-quinze piastres le cent. Adresser toute demande à l'auteur : R. P. Z. Lacasse, O. M. I., Saint-Boniface, Man.

MESSE PERPETUELLE

Raphaël Olivier, Miss Marg. Simone, Marc Caron, Mme Vital Gagon, H. Carbonneau, Mme Vve Alph. Gladu, Feu Dr Alph Gladu, Joseph Dupas, par Mme L. P. Dionne, Feue Berthe Ledoux, Mme Olivine Duhamel, Mlle M.-Anne Duhamel, Joseph Sylvestre, Thomas Seyer, Parents défunts de la famille de M Dolbec, Parents défunts de la famille de M. Phaneuf, Mme Pierre Léroux, Feu M. Joseph Drapeau, Mme Joseph Drapeau, Rde Sr M. Cécilius, F.M.M. Mme Alex. Duphily, Mme Arthur Michon, Mlle Lucienne Michon, Mlle Elmire Michon, Roger Marion, Mme Elisée Morneau, âmes du purgatoire, Georges Girard, M. Louis Dupont, Mme Louis Dupont, Albert Coulombe, Mme Vandandaigne, Jean-Bte Lagassé, Mme Yvonne Desroches.

PAIN DE SAINT ANTOINE

Mlle Cordélia Théroux \$.25	Mme A. Millier	1.00
Mme A. Vinet	Charles Simonot	6.00
G. Normandeau	Mme J. A. Dion25
Une bienfaitrice	Mlle M. A. Duhamel25
Mme Elie Dumontier	Mme R. Cancade	5.00
Georges Ménard	Mme R. P. Bouchard25
Mlle Eva Blanchet	Mme Alfred Longpré25
Mlle P. B.	Mme Joseph Marrette ..	.50
Mme Victor Fontaine	Mme J. E. L.	1.50
Mme Henri Gagnon		1.00

L'OEUVRE DES VOCATIONS

Mme A. Vinet	\$1.00	Mme H. Magnan25
Valentine Bazinet25	Mme Jos. Barrette50
Mme I. Daignault50	Mme J. B. Cloutier	2.00

ASSOCIATION DE MARIE-IMMACULEE

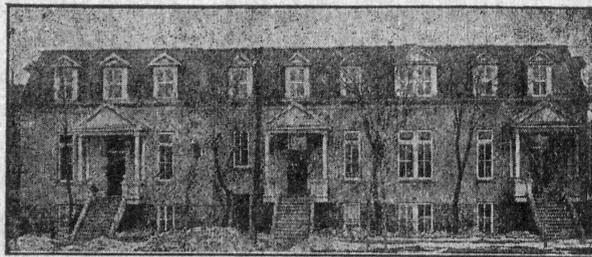
Mme Vve R. Pagé	\$.50	Mlle Elmire Michon, 4	
Une amie50	souscription	2.00
Mme A. Cancade	2.00		

POUR LA MISSION DES ESQUIMAUX

Un bienfaiteur	\$.50	Mme A. S. Archambault	5.00
Mme R. Cancade	2.00	Une bienfaitrice	5.00

BERENS RIVER

Mme A. Vinet	\$.50	Mme Ed. Gauthier50
Mme R. Cancade	2.00	Henri Auger	1.25
Mme A. Brassard	1.00		

**MAISON JEANNE D'ARC**

Ce pensionnat est sous la direction des Soeurs Franciscaines et situé au 139 rue Jarvis, Winnipeg

Act

ARCTI
gonisants
ELLES, I
et deman
Un abon
pour mess
obtenue.
messes p
famille I
pour l'am
pour une
Envoi de
B.—DALI
une prom
Mlle R. C
époux dé
grand'mes
GRANDE
grâce. E.
pour fave
Cinq mes
d'une gra
trouvé un
toine la p
pain des
de 2 mess
tenue.—H
tenir une
—HUBBI
en accom
QUE.—H
guérison
frande de
nelles. N
grand'mes
Honnaire
quetil pou
Une mess
vaine de
promesse.
neuvaine
E. M.—O
N. H.—H
Coeur. M
messes p
Mme N. I
recouvrer
vaine de
d'autres
grâces, de
mère de
Antoine p
tres grâce
messes et
MAN. U

Actions de Graces et Recommandations

DU 15 JUILLET AU 15

ARCTIC CENTRE, R I. Offrande d'une messe pour les agonisants, pour obtenir plusieurs faveurs. Mlle E. D.—BRUXELLES, MAN. Envoi d'une messe pour obtenir une grâce et demande de prières pour plusieurs faveurs particulieres. Une abonée.—BONNE MADONNE, SASK. Offrande de \$12 pour messes et pour le pain de saint Antoine, pour une grâce obtenue. M. C. S.—CAYER, MAN. Offrandes diverses et messes pour obtenir des grâces. Demande de prière pour la famille M. A. C. Offrande de messes et demande de prières pour l'âme d'une fille défunte. Une messe actions de grâces pour une faveur obtenue. E. H.—CHAMBORD JCT, QUE. Envoi de cinq messes pour intentions personnelles. Mme A. B.—DALKEITH, ONT.—Envoi d'une grand'messe pour remplir une promesse et demande de prières pour recouvrer la santé. Mlle R. C.—DUNREA, MAN. Offrande de dix messes pour époux défunt. Mme E. B.—GIRARD, QUE. Offrande d'une grand'messe pour les âmes du purgatoire. M. U. E. G.—GRANDE BAIE, QUE. Demande de prières pour obtenir une grâce. E. B.—FUGEREVILLE, QUE. Envoi de deux messes pour faveurs obtenues. Mme E. P.—HAYDENVILLE, MASS. Cinq messes pour les pécheurs agonisants en reconnaissance d'une grande faveur. Mlle C. B.—HAYWOOD, MAN. Retrouvé une montre de valeur après avoir promis à saint Antoine la publication de cette faveur dans l'Ami et 50c pour le pain des pauvres. Mlle P. B.—HEADINGLY, MAN. Honoraire de 2 messes. Offrande en reconnaissance pour une faveur obtenue.—HEBERTVILLE, QUE. Offrandes de messes pour obtenir une grâce temporelle. Demande de prières. Mme E. D.—HUBBELL, MICH. Honoraire d'une messe à saint Antoine en accomplissement d'une promesse. Mme H. P.—IVORY, QUE.—Honoraire d'une messe en reconnaissance pour une guérison obtenue. Mme P. L.—LAC PELLETIER, SASK. offrande de luminaire et d'une messe pour intentions personnelles. Mme H. S.—LANTIER, QUE. Honoraire de deux grand'messes pour grâce obtenue. M. E. D.—LEGAL, ALTA. Honoraire de sept messes et offrande à la mission du P. Turquetil pour faveurs obtenues Mme A. R.—LEWISTON, ME. Une messe en l'honneur du Sacré-Coeur. Mme J. G.—Neuvaine de lumières à saint Joseph en accomplissement d'une promesse. Mme V. G.—LORETTE, MAN. Offrande d'une neuvaine de lumières à saint Joseph pour obtenir une faveur. E. M.—Obtenu une grâce spéciale. D. M.—MANCHESTER, N. H.—Honoraire de huit messes en l'honneur du Sacré-Coeur. Mlle V. J.—MONTREAL, QUE. Honoraire de deux messes pour obtenir de saint Joseph le retour à la santé—Mme N. D.—Demande de prières pour que saint Joseph fasse recouvrer la vue. M. J. B.—Une grand'messe et une neuvaine de lampes à saint Antoine pour grâce obtenue et pour d'autres à obtenir. R. B.—Une basse messe en actions de grâces, demande de prières pour obtenir plusieurs grâces. Une mère de famille.—N. D. DU LAC, QUE. Offrande à saint Antoine pour faveur obtenue. Demande de prières pour d'autres grâces. Mme P. A. C.—PETERSON, SASK. Deux grand'messes en actions de grâces. Mme X. J.—PIGEON LAKE, MAN. Une neuvaine à sainte Anne et demande de prières

pour obtenir la guérison. Mme J. B. St-G.—PORTERFIELD, WIS. Offrandes pour obtenir de connaître une vocation. Mme J. B.—ST-AIME, QUE. Honoraire de quatre messes. M. A. D.—STE ANNE DES CHENES, MAN. Triduum à la sainte Vierge en actions de grâces et demande de prières pour obtenir une grande faveur. Mlle E. STE-ANNE LAPOCATTIERE, QUE. Demande de prières pour grâce spéciale. Mme N. D.—ST-BONIFACE, MAN. Une grand'messe pour faveur obtenue. Mme G.—Cinq messes pour faveur obtenue. Mme E. E. Un trentain pour l'âme de M. Joseph Dupas. Mme D.—ST-CLAUDE, MAN. Envoi de six messes et d'une neuvaine de lumières à la sainte Famille pour obtenir des grâces de protection et de guérison. Mme B. P.—ST-ESPRIT, QUE. Honoraire de dix messes pour obtenir la persévérance finale à une personne bien chère. L. F.—STE-LINA, QUE. Demande de prières pour succès dans les affaires temporelles. Mme E. V.—STE-PETRONILLE, QUE. Une grand'messe pour faveur obtenue.—ST-MICHEL DES SAINTS, QUE. Une messe pour parents défunts. Mme W. G.—Plusieurs faveurs obtenues offrande. J. S.—ST-GEORGES, MAN. Offrandes pour faveurs obtenues. Demande de prières pour la conservation de deux jeunes gens. Une abonée.—ST-GERMAIN DE GRANTHAM, QUE. Honoraire de 25 messes pour le repos de l'âme de son épouse. M. G. C.—ST-HYACINTHE, QUE. Honoraire d'une messe pour faveur obtenue. Demande de prières pour guérison, vocation et grâce de résignation. Une abonée.—St-JOSEPH, MAN. Offrandes pour faveur obtenue. Mme V. F.—St-LIGORI, QUE. Honoraire de 3 messes pour parents défunts et neuvaine de lampes pour obtenir une grâce. M. E. R.—STE-MARIE SALOME, QUE. Deux messes pour obtenir deux grâces. Une abonée.—STE-ROSE DU DEGELE, QUE. Envoi d'abonnements en action de grâces pour avoir été préservés de la maladie. Demande de prières pour ses enfants. Mme E. N.—ST-SEBASTIEN, QUE. Offrande de la part des 104 messes pour la conversion de mon mari. Une zélatrice.—SELKIRK, MAN. Offrande d'une messe au Sacré-Coeur pour intention particulière. Mlle A. S.—SOMERSWORTH, N. H. Honoraire de deux messes pour les défunts. Mlle M. R.—TROIS-RIVIERES, QUE. Honoraire de cinq messes pour les âmes du purgatoire pour faveurs obtenues. M. A. T.—VANKLEEK HILL, ONT. Offrande et demande de prières pour obtenir la santé. Mlle R. G.—VAL GAGNE, QUE. Demande de prières pour que Dieu défende une personne innocente, en faisant connaître les coupables. Mme N. M.—VIAUVILLE, QUE. Demande de prières pour le retour de plusieurs personnes à de meilleurs sentiments et pour la guérison d'une personne. WATERVILLE, QUE. Une messe pour les pécheurs agonisants pour faveur obtenue. Mme J. C.—WEST WICKAM, QUE. Une grand'messe et offrandes en action de grâces au Sacré-Coeur. M. E. P.—WINNIPEG, MAN. Une messe pour les pécheurs agonisants et offrande pour obtenir la guérison de mon mari. Mme E. G.—DIVERS. Offrande en reconnaissance de faveurs obtenues. Demande de prières. Abonée.—Offrande d'honoraire de 36 messes pour la mission du P. Turquetil. Abonée.—Une grand'messe pour attirer les bénédictions de Dieu sur une union nouvellement contractée et pour un retour à la foi. Anonyme.—Une grand'messe pour faveur obtenue et demande de prières pour en obtenir une autre Mlle M. A. L.—Honoraire d'une messe pour les pécheurs agonisants, en reconnaissance d'une faveur obtenue. Recommandation de plusieurs intentions. Abonée.—Demande de prières pour des choses importantes. M. L. C.—Offrandes et recommandations de 3 personnes pour obtenir la réussite dans leurs entreprises Mme J. L. G.

la dou-
er toute
, Saint-

Mme Vi-
Feu Dr
eue Ber-
Duhamel,
la famille
Phaneuf,
e Joseph
Duphily,
Imire Mi-
urgatoire,
nt, Albert
sé, Mme

..... 1.00
..... 6.00
..... .25
..... .25
..... 5.00
..... .25
..... .25
..... .50
..... 1.50

..... .25
..... .50
..... 2.00

E
n, 4
..... 2.00

mbault 5.00
..... 5.00

..... .50
..... 1.25



rs Francis-
nipeg



"LA BASSE-COUR"—Nous accusons réception de la livraison de juillet de la revue avicole "La Basse-Cour" Elle renferme des études et des articles intéressants pour les éleveurs de volailles et autres animaux de basse-cours.

Cette intéressante petite revue en est rendue à sa deuxième année d'existence et déjà elle a acquis beaucoup d'importance, car elle est reçue par la plupart de ceux qui s'intéressent à l'élevage des volailles.

A l'occasion de l'Exposition Provinciale de Québec, on nous apprend qu'elle doit publier un numéro spécial. Spécimens sur demande. S'adresser à "La Basse-Cour", 317, rue St-Joseph, Québec.

LE CORRESPONDANT—Revue périodique paraissant le 10 et le 25 de chaque mois—Abonnement : un an, 70 frs. Adresse : Correspondant, rue S. Guillaume, 31 Paris, France.

Livraison du 25 juillet—Le bilinguisme en Alsace et en Lorraine, Comte Jean de Pange.—Hommes du jour.—M. Cox, le candidat du parti démocrate à la Présidence des Etats-Unis, Liber.—Ce que les Catholiques veulent à Dormans, Mgr Pierre Batiffol. J. Confidences de princesses, d'après les lettres inédites de la reine Marie-Amélie et des princesses Louise et Marie d'Orléans, Duc de la Force.—Le budget de la marine militaire, Yves Mathurin.—La rose d'Ispahan.—Conte Persan.—III. Fin, Louis de Meurville.—De Nice à Vienne en passant par Wiesbaden.—Notes au jour le jour, Henri de Noussanne.—La pédagogie Bolchevique.—Origines et imitations, Jean Maxe. — Impressions aériennes. — Marseille-Pise. — Vallona-Salonique, Jean Leune.—Les oeuvres et les hommes.—Chronique des expositions, de la musique et du théâtre, Maurice Brillant.—Chronique politique, Bernard de Lacombe.—Bulletin bibliographique.

ANNALES DU CULTE DE SAINT JOSEPH ET DE LA SAINTE FAMILLE—Revue mensuelle, sous la direction de R. P. H. Faure, Missionnaire S. M. Adresse : Monsieur le directeur des Annales de Saint Joseph, à Moncaliéri, Italie.

LA REPONSE—Revue mensuelle d'Apologétique populaire sous la direction de l'abbé Eugène Duplessy. Prix de l'abonnement : 5 francs. Adresse : Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte.. Paris VIe.. France.

L'AMI DES ENFANTS—Revue hebdomadaire. Adresse : 40, rue La Fontaine, Paris 16e, France.

MESSAGER DE MARIE IMMACULEE—Bulletin mensuel publié par les missionnaires Oblats de Marie Immaculée de la province de Belgique. Abonnement 5 francs. Adresse : R. P. L. Hermant. 71, rue Saint Guidon, Anderlecht, Bruxelles, Belgique.

L'ETOILE NOELISTE—Revue hebdomadaire illustrée pour la jeunesse. Abonnement: 22 francs. L'Etoile Noëlisme et le Noël à la même adresse. Un an 46 francs. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris VIIIe, France.

ANNALES DE NOTRE-DAME DU CAP — Bulletin mensuel du pèlerinage national de la T. S. Vierge au Canada. Publié par les Pères Oblats de M. I. Adresse : Annales de N.-D. du Cap, Cap-de-la Madeleine, Champlain, P. Q.

LA BONNE NOUVELLE—Revue mensuelle honorée de la bénédiction et des encouragements de Pie X et Benoît XV.

Abonnements : annuel 5 francs—perpétuel 50 francs. Adresse : M. Edm. Thiriet, 15, rue du Louvre, Paris Ier, France.

PETITES ANNALES DE MARIE IMMACULEE—Les Petites Annales sont l'organe mensuel de l'Association de Marie Immaculée, le soutien des Oeuvres de Recrutement apostolique, et l'écho des Missions étrangères des Oblats de M. I. Prix de l'abonnement 3 francs 50. Adresse : pour le Canada: R. P. Verreault, O. M. I. 600 Cumberland, Ottawa, Ont. Adresse pour la France : M. l'abbé Joseph Tissier, Directeur des Petites Annales, 4, rue Antoinette, Paris 1^{re}, France.

NECROLOGE



Mme Vve C. Boily, Labroquerie, Man.; Joseph Boily, Labroquerie, Man.; Mme F.-X. Langlais, Labroquerie, Man.; Ph. Vermette, St-Hippolyte, Sask.; Mme G. Théberge, St-François, P.Q.; Mme Vve H. Forest, St-Jacques, P. Q.; Mme Vve Marion, St-Jacques, P. Q.; Mme Vve F. Forest, St-Jacques, P.Q.; M. Joseph Leblanc, St-Jacques, P. Q.; J. Emile Touin, St-Jacques, P. Q.; Odilon Forest, St-Jacques, P. Q.; Albert Coulombe, St-Jacques, P. Q.; Mme Zéphirin Magnan, décédée à St-Anne des Chênes, Man., mère du Rév. Père J. Magnana, O.M.I. supérieur du Juniorat de St-Boniface, Man., Mme J. Vandandaigne, décédée à Tétrautville, Man., mère du R. Père R. Vandandaigne, S. J., du collège de St-Boniface, Man.; Mme Arsène Mercier, Ste-Marie Salomé, P. Q.; Prosper Labine, Ste-Marie Salomé, P. Q.; S. G. Mgr Legal, O. M. I., Edmonton, Alta.; S. G. Mgr Pascal, O.M.I. France, R. P. Cunningham, O. M. I., Edmonton, Alberta, Rév. Père Duhaut O. M. I., Cap-de-la Madeleine, Mme N. Moquin, Saint-Joseph, Man.; Mlle Ant. Rivard, Saint-Alban, P. Q.; M. Gilbert Bréland Meadow, Sask.; Mme Gilbert Bréland, Meadow, Sask., Philippe Brault, Haydenville, Mass.; Mlle S. Legault, St-Rose, P. Q.; Mme Manassé Cadieu, Ste-Rose, P. Q.; Alcide Nolin, Sturgeonville, Alta.; Joseph Dupas, St-Boniface, Man.; Mme Vve S. Forest, St-Jacques, P. Q.; Odilon Forest, St-Jacques, P. Q.; David Lachappelle, St-Jacques, P. Q.; Ch. Lévesque, St-Jacques, P. Q.; M. H. Quintal, L'Assomption, P. Q.; Céline Thouin, St-Ligouri, P. Q.; Rde Sr. M. Ste-Arsène, Montréal, P. Q.; Emile Bélanger, Val Brillant, P. Q.

Nous récitons tous les jours, avec nos Junioristes, la 4^{ème} dizaine du chapelet pour les intentions recommandées et la 5^{ème} dizaine pour les bienfaiteurs vivants et décédés.

Nous célébrons deux messes, chaque semaine, pour nos abonnés. Ils peuvent appliquer à telle ou telle personnes, vivante ou défunte, les 104 messes dites chaque année à leur intention.

Que par la miséricorde de Dieu, leurs âmes et les âmes de tous les fidèles trépassés, reposent en paix.

Adres-
France.
Petites
tion de
Recrute-
ères des
Adresse:
berland,
Joseph
toinette,

ly, Labro-
Man.; Ph.
François,
Vve Ma-
ues, P.Q.;
n, St-Jac-
Coulom-
dée à St-
na, O.M.I.
Vandan-
e R. Van-
ne Arsène
Ste-Marie
on, Alta.;
ingham, O.
I., Cap-
Man; Mlle
nd Mea-
Philip-
se, P. Q.;
Sturgeon-
ne Vve S.
es, P. Q.;
te, St-Jac-
Q.; Céline
Montréal,

ristes, la
s recom-
s vivants

ine, pour
ou telle
sses dites

es et les
paix.

LA "CUSSON LUMBER CO. LTD."

SAINT-BONIFACE, MAN.

C.P. 129

Tél. Main 2625

FABRICANTS & MARCHANDS

— DE —

Toutes Sortes de Matériaux de
Construction, Bois de Corde, Etc.

Carrière de Sable
à
Sainte-Anne

Carrière de Gravier
à
Bird's Hill

MOBILIER D'EGLISE tels que : autels, banc, prie-
Dieu, vestaires, confessionnaux, etc., etc.

Dessins et Estimés sur demande

Ne l'oubliez pas



Si vous voulez
acheter un monu-
ment funéraire à un
prix raisonnable et
ouvrage soigné, a-
dressez vous à

N. PIROTTON

Seule maison le
langue française é-
tablie dans tout
l'Ouest.

Ex-voto et pierre
d'autel.

Venez faire une
visite à notre ate-
lier.

135-141, rue Dubuc
NORWOOD, Man.

La Cie Jobin-Marrin, Ltée

EPICIERS EN GROS SEULEMENT

Correspondance en Français

Marchandises de qualité à prix raison-
nable. Agents spéciaux pour le tabac
Boisvert et les célèbres biscuits Du-
fresne, de Joliette. Attention spéciale
donnée à toute correspondance fran-
çaise.

MAGASIN ET BUREAUX

153 Est, Rue Market

WINNIPEG

DONNEZ MOI VOS FOURRURES A REPARER MAINTENANT

Vous en serez débarrassé jusqu'à
l'hiver prochaine

Si vous désirez acheter un article de
fourrure, n'attendez pas à l'automne.
En donnant un dépôt, je vous ferai
n'importe quel article de fourrures
qui vous donnera plus de satisfaction
et coûtera meilleur marché qu'une
fourrure achetée tout fait. Vos four-
rures sous mes soins, sont assurées
de toutes pertes.

A. LANTHIER

Fourreur

207 Horace St. St. Boniface, Man

Phone N 1461

Avez-vous reçu votre Exempleire de notre catalogue d'automne?

Si vous ne l'avez pas reçu veuillez s'il-vous-plaît nous en faire la demande.

Si NOTRE CATALOGUE D'AUTOMNE VOUS EST PARVENU vous êtes-vous donné la peine de le feuilleter attentivement et d'y choisir une commande d'essai?

Nous sommes convaincus que nos clients peuvent se procurer des vêtements et autres marchandises constituant la plus grande valeur que peut représenter l'argent.

NOS MODELES REPONDENT PARFAITEMENT aux dernières exigences de la mode d'automne et d'hiver.

NE L'OUBLIEZ PAS. Nous payons tous les frais de transport jusqu'au Bureau de Poste ou gare le plus rapproché et remplissons toute commande avant que 12 heures de travail se soient écoulées depuis le moment de sa réception.

NOTRE GARANTIE EST EXPLICITE. — Si pour une raison quelconque vous n'êtes pas satisfait de votre achat, vous pouvez, sans que nous y mettions la moindre objection, obtenir la remise de votre argent et le remboursement des frais de transport.

Nous Payons les Frais de Transport Dans Toutes Les Parties du Canada

Vente Extra Spéciale

5,000 double disques ou records de 10 pouces pour Gramophones. Valeur régulière de **\$5.50**
\$10.20 la douzaine. Pour la douzaine

Nous offrons aujourd'hui à Messieurs les Membres du Clergé ainsi qu'aux Institutions Religieuses du Canada, un assortiment complet de disques de gramophone, grandeur de 10 pouces, au prix de \$5.50 la douzaine,—frais de transport payés à destination. Nous vous garantissons une bonne variété. Ordonnez immédiatement. Profitez de cette occasion tout à fait spéciale.

Toute commande devra être adressée comme suit,

ALBERT J. BELAND,
Gérant.

Département de Publicité
et de
Service Français

CHRISTIE GRANT, LIMITED